

16
PAGES

TOUS LES JEUDIS

L'ÉPATANT

5^c

Librairie OFFENSTADT

3, rue de Rocroy, 3

— PARIS (X) —

POUR LA FAMILLE

SOSTHÈNE PLANCHAPAIN VA-T-EN PERMISSION

ABONNEMENTS

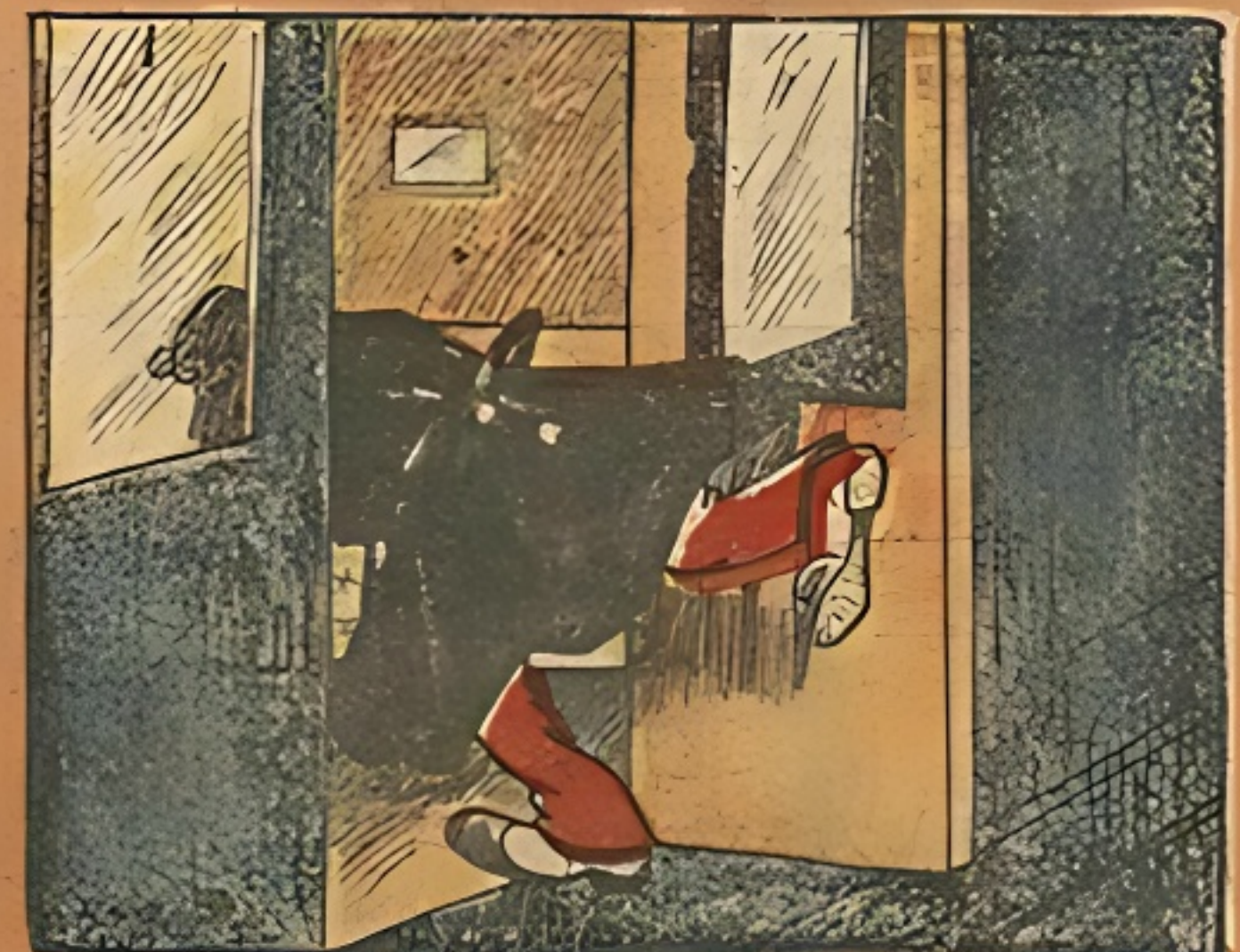
Seine et
Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province..... 3 fr. 50 —
Étranger..... 5 francs —



Il est donc écrit que Sosthène Planchapain n'ira jamais chez ses parents sans qu'il lui arrive les pires avatars. L'autre jour, ayant obtenu de son capitaine une permission pour aller chez lui, il va en avertir Polochon, son pays, jeune engagé qui est, ma foi, déjà caporal : « Tas de la voino, Sosthène, d'aller au pays, tu donneras le bonjour et tout le fourbi aux vieux et aux amis... »



« Mais, surtout, ne te mets pas en retard : ton train est de 9 heures 35, il est huit heures, tu peux partir. » Du diable si Sosthène songe à perdre une minute. Dès la porte de la caserne, il a pris le pas gymn. Jusqu'à la gare... Il était 8 heures 3 quarts lorsqu'il prit son billet; après cela il passa sur le quai, le long duquel un train se mettait en marche...



« Mille sacs à broches! mon train qui part! » Et sans réfléchir à l'heure qu'il était, Sosthène sauta sur le marchepied, ouvrit une portière et bientôt se trouva, seul, commodément installé dans un compartiment de seconde classe... Alors il s'étira, bâilla et dit : « Comme Polochon avait raison de me dire de partir de bonne heure tout de même! »



Le train passa à toute vitesse devant la gare d'Aunières. Mais Sosthène eut le temps d'apercevoir à l'horloge qu'il était 9 heures moins dix : « Mille pétards! Elle est détraquée, cette pendule! Je prends le train de 9 heures 35 et il est moins 10 quand je pars à Aunières, ça c'est fort... Si ça continue je vais arriver la veille du jour où je serai parti. »



Pendant que Sosthène se creu sa tête pour s'expliquer le phénomène, un employé se présenta à la portière : « Vol' billet! » Sosthène passa son bout de carton. « Il y a un supplément à payer, dit l'employé. — Un supplément? A cause de quel? — A cause que vous êtes en deuxième. — J'ai pas eu le temps de choisir, le train partait quand je suis monté dans le wagon. »



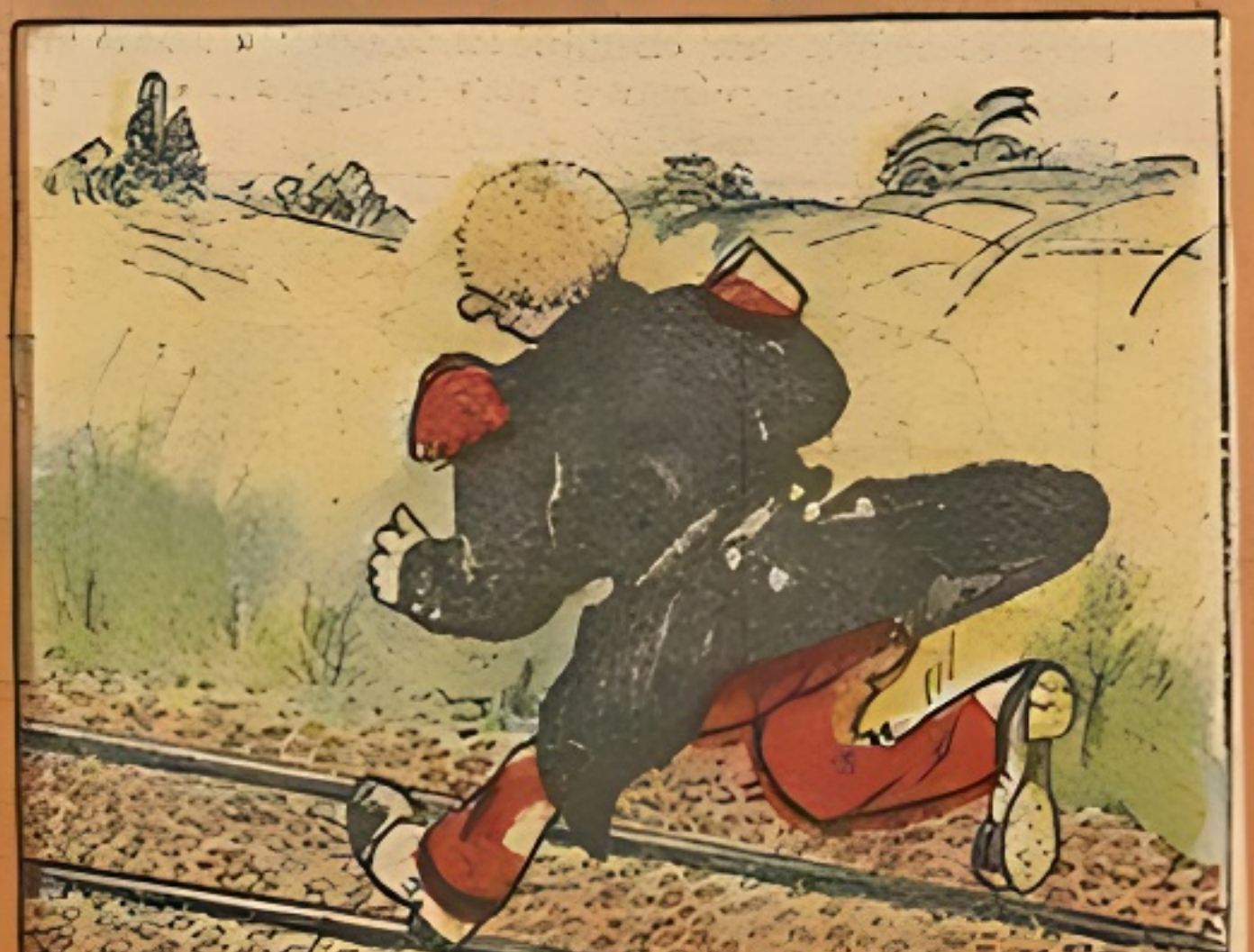
« Je m'en fiche! faut payer le supplément. » Mais, comme Sosthène n'avait pas d'argent, il dut décoller ses nom, prénoms, matricule et tout le fourbi afin de se voir dresser procès-verbal. Après le départ du contrôleur, Sosthène, un instant inquiet, pensa que le député de chez lui arrangerait cette affaire et il se mit à contempler le paysage... Mais un coup de vent emporta son képi!...



Au même instant quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir que le train à toute allure passait devant la gare de Bécon-les-Truffes, son patelin! « Ohé! N'importe! hurla-t-il, je suis chez moi, arrêtez! que je descende, s'v p. » Mais le train continuait toujours sa marche vertigineuse et bientôt on n'aperçut même plus le clocher du village. Au paroxysme de la rage, Sosthène se pendit au signal d'alarme!



Aussitôt le train stoppa et le chef de train vint, d'un ton sévère, demander la raison pour laquelle le pauvre Sosthène avait arrêté le train. « Mais, sacrebleu! Vous avez oublié de vous arrêter à Bécon-les-Truffes. — Comment! hurla l'employé, c'est pour ça que... — Oui, c'est pour ça, et puis aussi pour aller chercher mon képi qui est tombé sur la voie! »

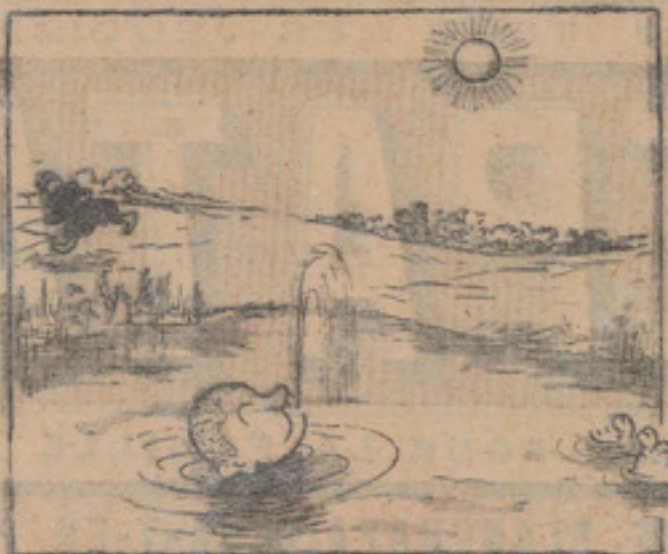


« C'est bon! dans ce cas donnez-moi votre nom que je vous dresse procès-verbal! — Mais, un de vos copains m'en a dressé un tout à l'heure. — Ça fera deux! dit l'employé. » Mais, à ces mots, Sosthène se précipita sur la voie en criant : « Attendez moi un instant, je vas chercher mon képi, nous réglerons ça après! » Mais le chef de train donna le signal de départ. (Voir la suite page 2.)

SOSTHÈNE PLANCHAPAIN VA-T-EN PERMISSION (Suite.)



Sosthène partit à la recherche de son lépl, qu'il retrouva au bout d'une heure, après quoi il s'enchemina vers son village. Comme il passait au bord d'un ruisseau, il se dit : « Comme ça serait bon de se plonger dans cette eau fraîche ! » Et mettant son idée à exécution il se déshabilla et entra dans l'eau claire.



Il nageait comme un canard, aussi s'en donnait-il à cœur joie. Il prenait de l'eau dans la bouche, faisait la planche et rejetait cette eau en l'air, ce qui faisait un merveilleux jet d'eau. Dans cette position, Sosthène ne vit point un maraudeur qui, à l'endroit où il avait laissé ses vêtements, les enfilait et filait à travers champs.



Lorsque Sosthène sortit de l'eau et qu'il constata le vol, il demeura atterré, mais, après avoir réfléchi qu'il ne pouvait tout au aller conter son aventure aux autorités de son village, il se résigna à revêtir la veste usée et le pantalon de velours, puis il se coiffa de la casquette.



Après cela il se mit en route. Bientôt, il rencontra un paysan qui revenait de faucher ses blés. Un instant ils firent route ensemble et Sosthène conta sa mésaventure... « Moi, un pauvre troubadou de la classe!... on m'a chipé mon uniforme et tout le fourbi... je vas passer au conseil!... c'est pas de veine, bon Dieu!...



Le paysan essaya de consoler Sosthène, puis prit un chemin de traverse pour rentrer chez lui. Il trouva son fils devant la porte : « Je viens de rencontrer un mélisteire à qui qu'on a chipé l'uniforme et tout le fourbi... sûr qu'il va passer au conseil. — Si tu pouvais pincer le voleur, Jean-Paul, tu ferais une bonne action. »



Pendant ce temps, Sosthène, passant au bord d'un fossé, aperçut son voleur enfilant d'un air somnolent, à ses côtés, deux canards égarés qu'il venait de voler dans quelque ferme. Sosthène ne dit mot, mais, s'étant muni d'un solide gourdin, il se mit à étriller d'importance son voleur qui lui fait et demandait l'histoire.



« Mes habits ! malandrin ! bon ! ou je te mets en attitude ! » Le voleur, épouvanté de l'air décidé de Sosthène, rendit l'uniforme que notre pionsnier enfouissait avec satisfaction. Il rendit ses nippes à leur propriétaire et reprit son chemin en disant : « J'ai encore veillard d'avoir retrouvé mes fringues... sans ça je coupais pas au conseil ! »



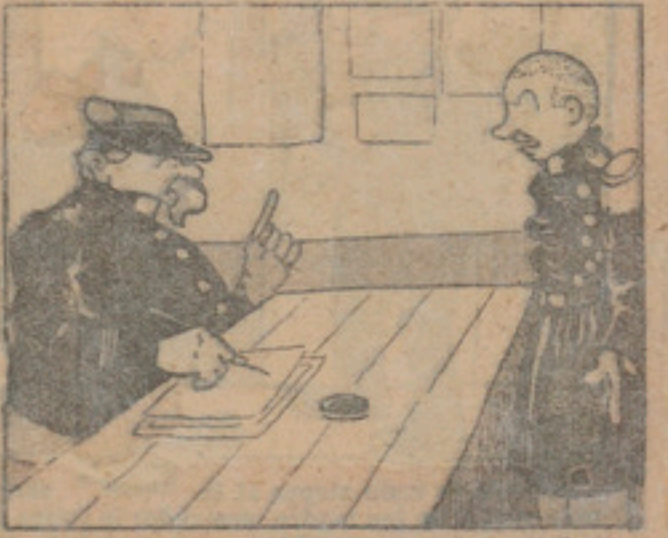
Mais, soudain, il ressentit une violente douleur dans le dos... Il se retourna et vit un paysan à l'air terrible qui s'apprêtait à le frapper encore. « Voleur ! Ché-pont ! arrête ! c'est toi qui as volé mes canards ! — Moi ? — Oui, toi, not'servant a bien vu ton pantalon rouge à travers la mûre de la buche-cour ! »



Sosthène chercha à expliquer que ce n'était point lui mais son voleur travesti qui avait fait le coup, mais le paysan ne voulait rien entendre... Le fils du faucheur, auquel Sosthène avait conté ses malheurs, arriva sur ces entrefaites... « Papa m'a tout dit ! Faut arrêter ce brigand et le mener à la gendarmerie ! »



« Il n'a pas volé que vos canards, il a volé aussi l'uniforme d'un pauvre troubadou qui papa a rencontré... » Les deux hommes s'emparèrent de lui et le conduisirent à la gendarmerie où on ne lui laissa pas le temps d'expliquer son cas...

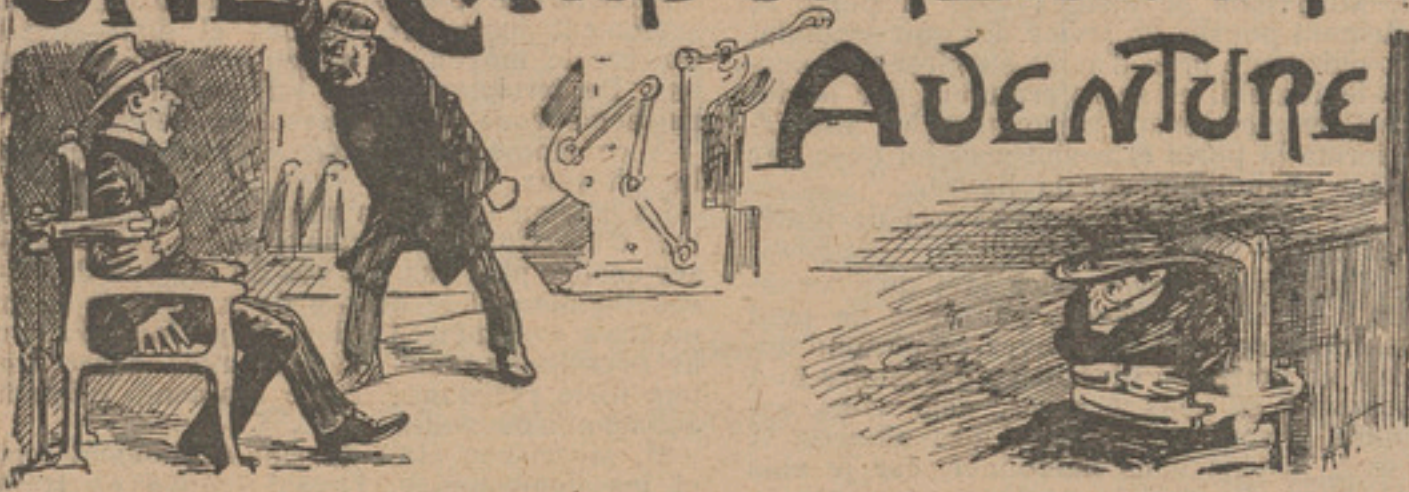


Il fut conduit d'étapes en étapes par deux gendarmes à cheval jusqu'à la caserne où enfin, ayant pu se ressaisir, il conta à son capitaine les sordides péripéties du drame... Mais il n'eut que deux procès-verbaux qui vont le conduire au conseil de guerre.



En attendant, il gémit sur la paille humide des cahots, maudissant son sort et appelant sur la tête de Polichon, son papa, la colère des dieux, car il prétend que c'est le caporal qui, en le faisant partir trop tôt, est l'unique cause du calvaire qui s'est abattu sur lui.

UNE EXTRAORDINAIRE AVENTURE



William Johnson, le célèbre détective, était dans son cabinet lorsqu'un domestique lui remit un télégramme ainsi conçu :

« Venez immédiatement Barleywood, urgent. Georges Carthill. »

William Johnson connaissait de nom sir Georges Carthill, et se demandait ce qui pouvait bien être arrivé au château de Barleywood pour être ainsi appelé d'urgence. Il boucla à la hâte sa valise, sauta dans un cab et se fit conduire à la gare.

Trois heures plus tard, William Johnson arrivait au château de Barleywood et était introduit auprès de sir Georges Carthill.

Le baronnet raconta au détective comment son fils Arthur avait été à moitié assommé dans des circonstances mystérieuses.

— Mon fils, dit sir Georges, est en ce moment au lit, la tête entourée de bandages, et j'attends d'un instant à l'autre l'arrivée du docteur ; si vous le voulez bien, je vais vous conduire près de lui, il vous dira exactement comment cela s'est passé.

William Johnson entra dans la chambre du blessé qui lui fit le récit suivant :

— J'étais invité à prendre le thé chez M. Morrisson, qui habite près d'ici. Je me décidais à y aller à pied en me promenant. De chaque côté du chemin conduisant chez M. Morrisson, il y a un mur assez élevé qui longe une propriété pendant près de cinq cents mètres. Je me trouvais seul au milieu du chemin entre ces deux murs, et j'étais bien sûr qu'il n'y avait personne ni devant ni derrière moi lorsque, soudain, je reçus un coup terrible derrière la tête qui me fit perdre connaissance. Je ne me suis plus rappelé de rien et je fus tout surpris de me réveiller ici dans ce lit.

— C'est étonnant qu'il n'ait pas été tué, remarqua le docteur qui venait d'arriver ; heureusement que les cheveux de mon jeune ami étaient longs et épais : c'est ce qui a amorti le coup et qui l'a sauvé.

— Quelle est la personne qui l'a trouvé ? demanda William Johnson.

— Ceci est la partie curieuse du mystère, dit sir Georges. Un invité qui allait également chez M. Morrisson, nommé Baster, suivait le même chemin ; il aperçut mon fils marchant à deux cents mètres devant lui, mais le perdit de vue à un endroit où le chemin fait la courbe.

« Lorsqu'il arriva lui-même à cet endroit, il trouva Arthur étendu à quelques mètres plus loin mais ne vit personne d'autre. Un homme n'aurait pas eu le temps de s'enfuir sans être aperçu et les murs qui se trouvent de chaque côté du chemin sont trop hauts pour être escaladés.

— Y a-t-il un fossé au bord de la route ? demanda William Johnson.

— Oui, mais M. Baster l'explora du regard et n'y vit personne. Par où était venu le criminel ? et par où était-il parti ? Mystère ! C'est vraiment extraordinaire !

— Connaissez-vous ce M. Baster ?

— Oh ! oui, je le connais depuis très longtemps, c'est un brave homme tout à fait inoffensif.

— C'est vraiment un cas curieux, remarqua

William Johnson, je voudrais bien voir l'endroit où l'attaque a eu lieu.

— Je vais vous y conduire, dit sir Georges. Arrivé à l'endroit où son fils avait été attaqué, sir Georges désigna deux gros arbres le long du chemin, mais en dedans du mur.

— Vous voyez ces deux arbres ? dit-il. Eh bien ! nous avons trouvé Arthur étendu exactement à cet endroit-là. Mon fils est certain qu'il n'y avait personne en vue lorsqu'il fut attaqué, et vous voyez vous-même qu'il est impossible à quelqu'un de se sauver sans être vu, puisque l'on voit devant soi à plus de cinq cents mètres.

— C'est vrai, murmura William Johnson. A qui sont ces propriétés derrière ces deux murs ? demanda-t-il tout haut.

— Celle de gauche appartient à M. Morrisson, où Arthur se rendait, et celle de droite appartient à M. Lewis Robinson.

— Qui est-ce ce M. Morrisson ? demanda William Johnson.

— C'est mon beau-frère, l'oncle d'Arthur. — Hum ! murmura le détective, songeur.

A quelle heure votre fils fut-il trouvé là ?

— Vers deux heures de l'après-midi ; je vous ai télégraphié immédiatement après.

William Johnson regarda sa montre.

— Il est cinq heures et demie, il n'y a pas de temps de perdu.

— Non, répliqua sir Georges, mais je me demande comment le gredin a pu s'enfuir. Ces murs ne peuvent pas être escaladés et il n'a pas pu se cacher dans le fossé, sans quoi M. Baster l'aurait trouvé. Heureusement qu'Arthur n'avait pas beaucoup d'argent sur lui, mais l'individu qui l'a attaqué a néanmoins pris tout ce qu'il avait.

Pendant que sir Georges parlait ainsi, William Johnson inspectait attentivement l'endroit où Arthur Carthill avait été trouvé, et soudain il poussa un cri de satisfaction.

Il se pencha sur le bord du fossé le long de la route.

— Notre individu devait attendre ici, certainement, dit-il ; c'est ce qui explique pourquoi votre fils ne l'a pas vu.

— Mais par où aurait-il pu disparaître après l'affaire ? demanda sir Georges avec étonnement.

— Je verrai cela plus tard, je voudrais rester un instant ici et voir ce que je pourrai trouver, répliqua le détective ; je vous rejoindrai au château tout à l'heure.

A ce moment, M. Baster, qui avait été prévenu par sir Georges, arriva. Après avoir été présenté, William Johnson interrogea M. Baster.

— Dites-moi, monsieur, pendant combien de temps M. Carthill fut-il hors de vue, lorsqu'il disparut au détour du chemin ?

— Pas plus de deux minutes.

— Donc, dit le détective, en deux minutes un homme a eu le temps d'assommer M. Carthill, de le voler et de disparaître.

— C'est exact ! murmura sir Georges.

— Et cela est matériellement impossible, à moins que notre individu n'ait trouvé le moyen de disparaître comme par enchantement, continua William Johnson.

M. Georges et M. Baster s'en allèrent, laissant le détective poursuivre ses investigations. Quand il fut seul, il examina le fossé avec attention, à l'endroit où l'homme s'était caché.

— Curieux, murmura-t-il, curieux.

Il venait de voir sur le sol cinq petites empreintes, elles étaient rondes et semblaient avoir été faites avec le bout d'une canne mais le dessin qu'elles formaient était très régulier. Il y avait cinq petits trous dont quatre formaient les angles d'un carré parfait ; le cinquième était au centre. Prenant une feuille de papier, William Johnson releva l'empreinte avec un crayon et rentra au château.

— Eh bien, avez-vous trouvé quelque chose ? demanda le baronnet avec anxiété.

— Oui, mais je ne puis encore rien divulguer, répondit le détective.

Après le dîner, William Johnson interrogea habilement un des domestiques de sir Georges et apprit que l'héritier des biens de sir Georges Carthill, après son fils, était l'oncle d'Arthur, M. Morrisson.

— Je ne connais pas ce monsieur, dit William Johnson. N'est-il pas plutôt maigre et petit ?

— Oui, répliqua le domestique, nous l'appelons l'inventeur. Il fait un tas de choses au moyen de mécaniques ; je ne l'aime pas, mais j'admire son habileté.

William Johnson passa une partie de la nuit, sur le balcon de la chambre où on l'avait installé, à fumer sa pipe et à chercher la clef de ce mystère.

Dès le matin, il retourna sur les lieux de l'attentat.

Il s'arrêta avant d'arriver au mur et regarda à travers les arbres dans la propriété de M. Morrisson : il remarqua un petit monticule garni de buissons épais du côté du chemin, près du mur, à l'extrémité de la pelouse.

— De cet endroit, murmura William Johnson, on peut voir quelqu'un venant le long du chemin. Supposons qu'un homme, que nous appellerons A, ait l'intention d'attaquer un homme que nous appellerons B. Du haut du monticule, A voit B venir sur le chemin. A est dans la propriété et les autres personnes qui sont là également le voient. Maintenant, si A disparaît pendant un moment dans les buissons et trouve moyen de sauter sur le chemin, il peut se cacher dans le fossé, surprendre B, l'attaquer et revenir à travers les buissons rejoindre les autres personnes sans qu'on s'aperçoive qu'il a quitté la propriété.

« Jusqu'ici, ça va bien, continua le détective, supposons qu'A soit M. Morrisson et qu'il ait eu l'intention de tuer B, qui est Arthur Carthill, pour hériter des biens de sir Georges. Si cela est, comment Morrisson a-t-il pu se trouver sur le chemin et rentrer dans la propriété en si peu de temps ?

A ce moment, William Johnson était arrivé à l'endroit où l'attentat avait eu lieu la veille. Il regarda encore une fois dans le fossé.

— L'homme qui s'est agenouillé ici était petit et maigre, comme ces empreintes le démontrent, car elles ne sont pas profondément marquées, prouvant que l'homme était léger, et pour pouvoir se cacher dans ce fossé étroit, il fallait qu'il soit petit. M. Morrisson remplit toutes ces conditions ; il s'agit de savoir s'il possède une massue ornée de cinq clous. C'est ce que nous devons chercher ; maintenant, a-t-il passé par-dessus le mur ou à travers ?

L'idée de passer à travers un mur paraît absurde, mais William Johnson n'aurait pas dit non.

Il examina le mur minutieusement et, soudain, trouva ce qu'il cherchait. Prenant son couteau, il commença à gratter un peu de mortier et découvrit deux poteaux scellés dans la brique.

Après l'un de ces poteaux, il y avait de gonds ; c'était une espèce de porte dissimulée dans la maçonnerie, il essaya, mais, malgré ses efforts, ne parvint pas à l'ouvrir.

Justement, ce matin-là, sir Georges devint

rendre visite à M. Morrisson; le détective proposa au baronnet de l'accompagner. Le détective fut présenté à M. Morrisson.

— Vous avez une magnifique propriété, remarqua William Johnson.

Et tandis que sir Georges et M. Morrisson causaient, il demanda la permission de visiter le parc et les serres. Le détective se glissa parmi les arbres et arriva jusqu'au petit monticule, il revit l'endroit où se trouvait la porte secrète et découvrit un cadenas dissimulé derrière une brique.

— Bon! murmura-t-il.

Puis il s'empessa de rentrer dans la maison et, sous prétexte de laisser M. Morrisson et sir Georges à leur conversation, il se fit introduire par un domestique dans le cabinet de M. Morrisson pour attendre.

La première chose que William Johnson vit fut une massue ornée de cinq clous d'argent, accrochée au mur. Vivement, il la décrocha et l'examina.

Il vit de suite que le bois avait été tout récemment lavé avec un acide quelconque pour enlever des taches.

Il était plongé dans ses observations et ne vit pas M. Morrisson qui vint doucement à la porte, le regarda pendant quelques secondes et disparut sans faire de bruit.

Peu après, le détective quitta le cabinet et rejoignit M. Morrisson dans le hall.

— Je vous cherchais, dit William Johnson, où est sir Georges?

— En bas, dans mon laboratoire, répondit M. Morrisson. Venez, je vais vous conduire près de lui.

Il le mena dans une grande pièce garnie avec différentes sortes de machines.

— Sir John est remonté probablement, dit-

il. Asseyez-vous dans ce fauteuil, je vais le chercher.

M. Morrisson se dirigea vers la porte et subitement poussa un levier. En une seconde, deux paires de bras d'acier surgirent de derrière le fauteuil et se refermèrent sur le détective, le maintenant prisonnier. M. Morrisson ferma la porte et revint vers lui avec une grimace diabolique sur la figure.

— Au secours! au secours! cria de toutes ses forces William Johnson.

— Oh! vous pouvez crier tant qu'il vous plaira! dit M. Morrisson, personne ne peut vous entendre ici. Vous voyez ce plafond au-dessus de vous; eh bien, il va descendre tout doucement et vous écraser, cela vous apprendra à vous occuper de mes affaires. A présent, je vais vous bâillonner, car je vais être obligé d'ouvrir la porte pour sortir.

Morrisson bâillonna le détective, poussa un autre levier et ouvrit la porte.

— Adieu, dit-il, vous ne vous mêlerez plus de ce qui ne vous regarde pas.

Puis la porte se referma, laissant William Johnson contempler avec effroi la masse d'acier qui descendait doucement sur lui pour l'écraser.

Il essaya de se dégager, mais en vain. Le fauteuil dans lequel il était assis était en fer et solidement fixé au plancher; pendant ce temps le plafond descendait toujours; bientôt, il fut à un mètre de sa tête. Sa respiration devint haletante et une sueur froide lui glaça le front. La terrible masse descendait de plus en plus. Subitement, une idée lui vint. Quoi! qu'il ne puisse faire bouger les solides bras d'acier, il put, au prix de nombreux efforts, parvenir à se glisser un peu plus bas dans

le fauteuil et à se baisser ainsi de quelques centimètres.

Il sentit que le dossier du fauteuil lui venait seulement jusqu'aux épaules et qu'il devait trouver le moyen de se glisser encore plus bas. De terribles efforts lui permirent de se baisser encore de quelques centimètres.

A ce moment, la masse d'acier lui toucha les cheveux.

La frayeur lui donna une telle énergie qu'au prix d'un effort surhumain il parvint à se baisser encore plus bas. Le dos du fauteuil dépassait maintenant le dessus de sa tête de deux ou trois centimètres. Alors le plafond d'acier fit pression sur le fauteuil mais rencontra une forte résistance. A ce moment, William Johnson s'évanouit.

M. Morrisson était devenu subitement fou, et les domestiques, l'ayant trouvé en train de divaguer dans le parc, se doutèrent, d'après ses paroles, qu'il devait se passer quelque chose dans le laboratoire. Ils accoururent et trouvèrent le détective. Après quelques recherches, ils parvinrent à faire manœuvrer le levier qui permettait de faire remonter le plafond et délivrèrent William Johnson.

Le fameux détective avait trouvé la clef du mystère de Barleywood. C'était bien M. Morrisson qui avait essayé de tuer Arthur Garthill dans le but d'hériter des biens de sir Georges. Se voyant découvert par William Johnson, Morrisson avait voulu se venger et était devenu subitement fou en quittant son laboratoire.

Le lendemain, William Johnson rentra chez lui pour prendre quelques jours de repos et se remettre de l'émotion que lui avait causée cette extraordinaire aventure.

FORTUNIO.

CUISINIÈRE... ET FOURNEAU



LE CAPITAINE. — Dit's donc, Grosjean, pendant que je ne serai pas là, vous en profitez pour passer la cuisinière à la mine de plomb, et n'ayez pas peur de frotter, faut qu'elle reluise quand je reviendrai.

GROSJEAN. — Bien, ma capitaine!



GROSJEAN, seul. — Mince de corvée!... ça va pas aller tout seul c't'histoire-là! c'est qu'à la cuisinière c'est une machine qui tient d'bout... Ma foi, tant pis, si al' s'laisse pas faire de bon cœur, j'l'attache!...



Grosjean entre dans la cuisine, il n'a que Marie, la cuisinière, l' fait placer d'avant la fenêtre au jour et lui lit pour s'exercer: « V'avez, Marie!... Faudra point m'en vouloir, c'est l'capitaine qui m'envoie pour vous passer à la mine de plomb. »



Et il commence à la badigeonner. Marie veut se sauver, elle crie. Mais Grosjean ne connaît que la consigne. Il empoigne la pauvre femme, l'attache après sa chaise...



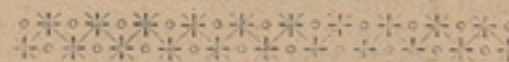
... et vous la passe à la mine de plomb et tout le reste de la journée, il l'employa à la faire briller avec un morceau de flanelle.



Quand le capitaine rentre il demanda: « Vous avez fait briller la cuisinière, Grosjean? — Oui, m'capitaine, ça été dur, mais elle a eu beau gigoter... — Comment gigoter?... la cuisinière a gigoté? — Voui, m'capitaine!... Et même qu'elle a hurlé comme un cochon qu'on étrangle... — Comment, malheureux?... » Il court à la cuisine. Il ne put s'empêcher de rire devant l'imbécillité de son nouvel ordonnance et n'eut pas le courage de le punir.



— Moi! un propre à rien! n'faisant! moi qui depuis ce matin ai bu quatre chopines, six blancs de la bouteille, et cinq mominettes! si t'appelles pas ça une existence bien remplie...



LES ENFANTS TERRIBLES



— Di', m'sieur... pourquoi que t'es de la peau sur la tête?

PROCHAINEMENT PARAÎTRA
LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

V

(Suite.)

Lorsqu'il se tourna vers le visiteur, il montra un visage connu : celui du gentleman qui, sur l'Egypte, était blond, barbu, se dénommait Van Leneuven, et qui, dans l'hôtel du cours Belzunce, à Marseille, imberbe comme aujourd'hui, se faisait appeler M. Smith : en un mot, l'agent de la maison de police Crookes et Bloomfield, arrivé à Zanzibar après Vallençais et sa troupe, sur un bateau suivant.

— Ah ! c'est vous, Garino ? dit-il. Et quoi de neuf ?

Il s'exprimait en anglais, et le Levantin lui répondit dans la même langue, en s'asseyant sur un siège.

— Pas grand-chose... Nos préparatifs avancent.

Les yeux vifs de M. Smith s'attachèrent, scrutateurs, sur son interlocuteur.

— Vraiment ? prononça-t-il d'un ton ambigu. Mais, est-ce tout ce que vous avez à m'apprendre ?

— Oui, pour le moment, répondit Garino, toujours avec mollesse.

L'attitude du Levantin fut immédiatement claire pour le détective.

— Allons, pensa-t-il, voilà un homme qui se prépare à nous faire chanter !

Et ceci le déçut et l'irrita, car rien jusqu'alors en Garino ne l'avait révélé capable de se dédire et d'exiger de nouvelles conditions, une fois le marché conclu, et en cours d'exécution.

— Dites-moi, Enrico ! s'écria-t-il avec impatience. Expliquez-vous vite et bien, je déteste perdre du temps, vous le savez !...

A part lui, il se promettait de rabattre sévèrement les prétentions du drôle. Après tout, il le tenait par de dangereux secrets.

Garino sourit avec grâce.

— Mais, monsieur, je n'ai rien de particulier à vous dire.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici ?

— Parce que vous m'avez ordonné de m'y trouver.

— Pour m'apprendre ce qui s'est passé depuis quinze jours...

Garino hésita et parut enfin se décider à parler.

— Tenez, j'aime mieux vous dire la vérité... Mes idées sont bien changées...

M. Smith demeura impassible, songeant à part lui :

— Allons donc ! tu y arrives, mon garçon !

Il dit simplement :

— En vérité ?

— Oui... J'ai été traité avec bienveillance et confiance par M. de Vallençais... J'ai reconnu en lui un homme de valeur, d'énergie, remarquable à tous égards... et je vous avoue qu'aujourd'hui je ne remplirais pas sans répugnance les clauses de notre convention.

— Vraiment ? repéta M. Smith, glacial, décide à laisser parler le Levantin.

— Naturellement, je ne viens pas vous demander de l'annuler...

— Vous me surprenez ! fit M. Smith ironiquement.

— Mais il me semble que, si vous vouliez bien chercher, il y aurait moyen d'arriver au but que vous désirez sans employer des procédés qui, à présent, je vous le jure, me seraient pénibles et contre lesquels mon cœur et ma conscience se révoltent.

M. Smith redit avec un ton de plus en plus railleur :

— Votre cœur et votre conscience, monsieur Garino ?... Oui, parfaitement, je comprends très bien... Mais, je ne vois pas du tout de quels procédés vous voulez parler.

Garino prit soudain un accent beaucoup plus familier.

— Seriez-vous aisé de gagner une grosse somme, monsieur Calweis ?

Car, c'était sous ce nom qu'il connaissait l'agent.

— Evidemment, oui, répondit l'Anglais sans sourciller.

— Eh bien, pour vous et pour moi, la chose est à faire.

— Comment ?

— Vous savez que M. Vallençais est chargé de déterminer les endroits où l'on peut acheter de l'ivoire en grande quantité ?

— Je sais.

— Ces points reconnus, les achats conclus, nous conviendrons, et l'on enverra une colonne directement aux lieux où l'ivoire sera à

prendre. Notre voyage à nous sera coûteux, périlleux et chanceux, mais avec les fonds énormes dont dispose la maison Stevenson, Charmeix et Lévy, l'audace de M. Vallençais, la bonne composition de son escorte, tout fait présumer que l'expédition sera fructueuse et couronnée d'un plein succès.

— Continuez, fit M. Smith, froidement.

— Maintenant, supposez que l'expédition touchant à sa fin, l'ivoire trouvé en grande quantité, l'itinéraire tout tracé par ceux qui auront à venir l'enlever, la mission Vallençais se trouve attaquée et décimée en route, sans pouvoir faire parvenir à la maison qu'elle représente les résultats de son voyage... il y aurait lieu, pour une maison de commerce rivale, de recueillir les renseignements obtenus et de profiter de l'occasion de récolter de bel et bon ivoire sans avoir à subir les frais onéreux de la première expédition envoyée à la découverte.

M. Smith approuvait du geste.

— Je comprends. Vous souhaitez que rien ne vienne entraver la mission de M. Harley Vallençais jusqu'à ce qu'elle soit terminée ; et, ensuite, lui et les siens ayant succombé aux embûches de quelque peuplade sauvage, vous vendriez les résultats pratiques de l'expédition à une maison... dont vous pouvez me dire le nom, je pense ?...

— La maison Wilkinson, de Londres, répondit promptement Garino.

M. Smith hocha la tête avec respect.

— Grande et honorable maison !...

Et, avec une idée soudaine :

— Mais, au fait, pourquoi me dites-vous tout cela ? Car, à présent, ce sera part à deux...

Garino montra ses dents en un charmant sourire.

— J'ai tant d'amitiés pour vous !... Du reste, je ne voudrais rien faire sans vos ordres.

M. Smith avait réfléchi.

— C'est, en effet, plus prudent pour vous.

Et, prenant rapidement un parti :

— Eh bien, mais, je ne vois nul inconvénient à ce que nous servions deux intérêts... légitimes. Pourvu que Harley Vallençais disparaisse dans l'exploration, peu importe que cela soit au début ou à la fin de la mission... peu importe que cette disparition soit la cause d'une action directe de votre part, ou...

— Oh ! interrompit Garino avec un émoi qui ne paraissait pas joué, jamais je n'aurais accepté un rôle actif, je ne suis pas un assassin !...

M. Smith continua sans perdre son sang-froid ni le fil de ses paroles :

— De votre part, ou d'une cause étrangère, cela n'a aucune importance.

Et, se levant, il confirma :

— C'est donc entendu, vous accompagnerez M. Vallençais, durant tout le cours de son expédition sans chercher — jusqu'au moment où cela deviendra nécessaire — à lui susciter la moindre difficulté.

— Je pourrai, à mon grand bonheur, car je me suis vraiment attaché à M. de Vallençais jusqu'au bout, car la maison Wilkinson se charge de provoquer la petite insurrection indigène dans laquelle sombrera certainement la mission.

M. Smith affecta une alarme.

— Dites-moi donc, Garino, est-ce que votre dévouement pour M. Vallençais ira jusqu'à mourir à ses côtés ?...

Les yeux du Levantin se détournèrent ; il dit, doucereux :

— Je ne puis rien préjuger de mon cœur, monsieur, pourtant, j'espère me tirer sain et sauf de l'aventure...

— La canaille ! pensa le détective en songeant aux longs mois de camaraderie que sans doute Enrico allait passer près de Vallençais et de ses compagnons, tout en machinant la trahison finale.

Lorsque, vers la fin de la journée, Harley Vallençais regagna la demeure qu'il occupait avec sa troupe, il trouva Pierre Audet qui faisait le guet et s'approcha de lui vivement.

— Ah ! capitaine, un malheur !

— Quoi donc ?

— M^{lle} Sol vient d'être enlevée !

— Enlevée ?... Comment ?... Par qui ?... Quand cela ?...

Pierre fit un geste d'ignorance.

— Elle écrivait au premier tandis que nous faisons les ballots dans la cour... Puis, il y a une heure environ, Collin a eu un renseignement à lui demander... Il est monté, il a appelé... elle n'a pas répondu... Il est entré et il a trouvé la chambre vide, le store descendant sur la terrasse dérangé... et, des traces de lutte... l'encrier renversé sur la table, une chaise tombée, des papiers éparpillés, comme si ses mains eussent cherché à se retenir...

— Vous n'avez rien entendu ?... Elle n'a pas crié ?...

— On a dû la bâillonner... Collin nous a montré un bout d'étoffe roulé en corde et déchiré...

— Où est Victor ?

— Parti pour tâcher de trouver la piste... Soliman et le docteur sont allés d'un autre côté... Moi, j'ai examiné les alentours et je suis resté pour vous prévenir.

Le visage contracté et soucieux, Vallençais s'élança vers l'habitation, suivi par Pierre Audet.

Il parvint, au premier étage, dans une petite pièce blanchie à la chaux, uniquement meublée d'un lit de camp, d'une table pliante et d'une chaise restée à terre.

Harley s'empara du chiffon mentionné par Pierre et l'étudia attentivement.

— Cette étoffe vient de l'Inde, déclara-t-il, et elle doit appartenir à un individu de la classe des derviches!...

Pierre Audet désignait la terrasse.

— M^{re} Sol a évidemment été emportée par là... Pour un homme fort et agile, ce n'est qu'un jeu de suivre la crête du mur jusqu'à la maison voisine.

— Qui demeure dans cette maison?

— Elle est vide.

— Tu y as pénétré?

— Oui, d'un coup d'épaules, j'ai fait sauter la porte... J'ai couru partout... C'est une vieille masure délabrée habitée seulement par des rats.

— Pas de trace de passage récent?...

— Je n'en ai pas vu, mais il existe une autre entrée qui donne dans une ruelle... C'est par là qu'est allé Collin.

Justement, la figure hâlée du jeune matelot apparut au bas du mur.

— Vous savez la nouvelle, capitaine? s'écria-t-il avec chagrin, car j'étais trop attaché à la jeune femme. Bon sang de bon sort!... Qui c'est-y qui a pu faire ce coup-là!... Que nous avons été assez crédules pour ne nous douter de rien...

Avec agilité, Vallençais sauta en terrasse et parvint dans la cour de la maison abandonnée.

Et il dit :

— Montrez-moi le chemin qui conduit à la sortie, vous qui êtes déjà passés par ici.

Il suivit les deux hommes, tout en examinant les alentours d'un oeil aigu.

Ils parvinrent dans un couloir sombre. Harley enflamma une allumette-bougie et marcha plus lentement.

Tout à coup, il se pencha, ramassa quelque chose, et s'écria :

— Camille a bien passé par là!...

Les deux hommes s'arrêtèrent, surpris.

— Qu'avez-vous donc trouvé, capitaine?

Harley se redressa, montrant une petite boule enveloppée de papier d'argent qu'il avait broyée entre ses doigts et qui répandait une odeur aisément reconnaissable.

Camille Sol, sujette aux insomnies, usait de pilules d'opium.

— Ceci lui appartient, déclara Harley.

— Ce sera tombé de sa poche, observa Collin.

— Evidemment!... A moins que... Oui, oui, c'est bien cela!... En voici une seconde!... Camille a dû pouvoir ouvrir la boîte qu'elle porte toujours sur elle... et, elle a semé exprès ces pilules, espérant que nous les apercevriions...

— Ça, c'est épatant! s'exclama Collin. Alors, c'est la piste qu'elle nous a tracée que nous allons suivre!...

— Oui, si heureusement l'on ne s'est pas aperçu de ce qu'elle faisait!...

— Oh! elle est maligne! s'écria Collin plein d'admiration. J'en ai vu, des femmes plus jolies, mais jamais qui la valaient pour sûr!... Crâne comme un garçon et fûtée pire qu'un singe!...

A quelque distance dans la ruelle, Pierre Audet, qui avançait courbé, les yeux au sol, appela :

— Par ici!... En voilà encore une!

Cette fois, la piste était certaine, et l'intention de Sol bien évidente.

Deux fois, des carrefours ralentirent les recherches, mais les trois pisteurs ne tardaient pas à retrouver la bonne voie, grâce à la petite boule brillante indicatrice qui reparaisait.

Puis, soudain, ils virent un petit tas, et, à quelque distance, la boîte vide, jetée.

— Elle l'a laissée tomber! s'écria Pierre.

Harley hocha la tête.

— Ou plutôt, on la lui a enlevée, ayant découvert sa ruse.

Collin se frappa le front.

— Sapristi!... Alors, nous ne pouvons plus la suivre!...

— Si, peut-être! s'écria Harley. Voyez ces traces... E'en a dû la déposer ici... probablement la rattacher plus étroitement... puis la monter sur un âne... Dans le sable, voici des empreintes de sabot... et des pieds nus d'homme...

Collin s'élança en avant.

— Oui, oui, par ici!

Les traces des pas de l'âne apparaissaient, puis devenaient indistinctes et disparaissaient un peu plus loin.

Malheureusement, l'on parvint à une ruelle dallée où tout s'effaçait.

— Ah! nous sommes fichus! s'écria Victor, désolé.

Cependant, Vallençais poursuivait son chemin, ses yeux ardents scrutant chaque pierre du sol, chaque égratignure des maisons en bordure.

Enfin, il se précipita sur un minuscule morceau d'étoffe rouge et le montra avec un triomphe muet à ses compagnons.

C'était un fragment semblable à celui qui était resté dans la chambre de Camille.

En même temps, il invitait les autres à la prudence, désignant des passants qui approchaient.

— Chut!...

Cependant, Pierre s'orientait.

— Nous sommes déjà venus par ici!...

Harley s'arrêta devant une maison d'assez belle apparence — du moins autant que l'on peut juger une demeure orientale, par ses dehors.

Il rappela à voix basse :

— C'est là qu'habite Adjubaharat, le négociant hindou qui nous a procuré la plupart de nos marchandises.

Collin manifesta une vive surprise.

— Lui?... Ce chic type!... Oh! capitaine, vous ne pensez pas que c'est lui qui aurait fait le coup?... Et pourquoi?

Vallençais fit un geste évasif.

— Que peut-on savoir?

Il frappa d'une main ferme à la porte épaisse munie d'un judas.

Il s'adressa en hindou au serviteur qui parut derrière l'ouverture grillée; celui-ci se hâta d'ouvrir le battant, se courbant en une série d'humbles saluts.

— Oui, le maître est chez lui... et il sera toujours pénétré de bonheur de te recevoir, assura l'homme.

Harley et ses compagnons entrèrent dans une jolie cour intérieure, où, autour d'un bassin plein d'eau, étaient plantés des palmiers et des orangers en fleur, de hautes verveines en arbre, dont le bois et le feuillage répandaient un pénétrant parfum dans l'air rafraîchi par un velum de nattes tressées abritant une partie du jardin.

Adjubaharat, qui dormait sur un divan dans une pièce sombre, se hâta de rejoindre ses visiteurs sous le portique, où étaient rangées de belles chaises d'ébène massif incrusté de nacre.

— Assieds-toi, mon maître, daigne prendre ce siège indigne, fit-il avec une politesse qui, malgré l'exagération des termes, n'avait rien de servile dans l'accent.



Tout à coup, il se pencha, ramassa quelque chose et s'écria :

C'était un bel homme, aux cheveux et à la barbe d'un noir luisant, au teint un peu cuivré, aux énormes yeux qui semblaient d'émail.

Sans autre préambule, Harley lui dit :

— Pourquoi les tiens ont-ils enlevé de ma maison une femme qui est mon amie et mon compagnon?

L'Hindou ne sourcilla pas à cette apostrophe et, d'autre part, ne manifesta aucun étonnement devant ces paroles. Il répondit par une question :

— Ne t'ai-je pas toujours servi fidèlement? T'ai-je menti dans nos marchés?... Toutes les marchandises que tu as choisies dans mes magasins ne sont-elles pas portées chez toi et t'a-t-il été fait tort de la moindre parcelle?... Ai-je tenu tous mes engagements?... N'as-tu pas eu à te louer de moi à tous égards?

Harley acquiesça.

— Je t'ai trouvé aussi ponctuel qu'honnête dans nos rapports commerciaux, c'est pourquoi je viens à toi franchement dans la circonstance, et je te demande la protection, la justice, pour que l'on me rende celle que, certes, je n'abandonnerai pas à ses ennemis!... Je la retrouverai, oui, je te le jure!... Quand même je devrais bouleverser tout le quartier de tes compatriotes, brûler leurs maisons et leurs biens!...

Les beaux yeux d'émail du marchand demeuraient mornes et indéchiffrables.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, affirma-t-il. Je ne sais ce qu'est devenue la femme que tu réclames, et si quelqu'un l'a enlevée, je l'ignore absolument... Tu n'as rien eu à me reprocher dans nos rapports : pourquoi m'accuses-tu aujourd'hui?...

Harley se leva de son siège avec brusquerie.

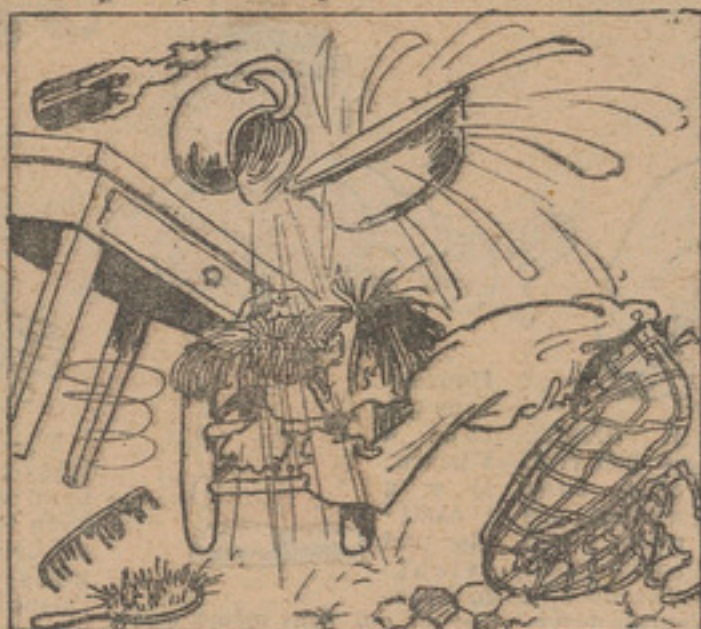
(A suivre.)

DANIEL HERVEY.

SPIRITE MALGRÉ LUI



En sortant un jour d'une séance de spiritisme, je m'aperçus avec stupéfaction que j'avais acquis des talents de spirite. A ma vue seule les tables se livraient à des giques offrénées et fantastiques.



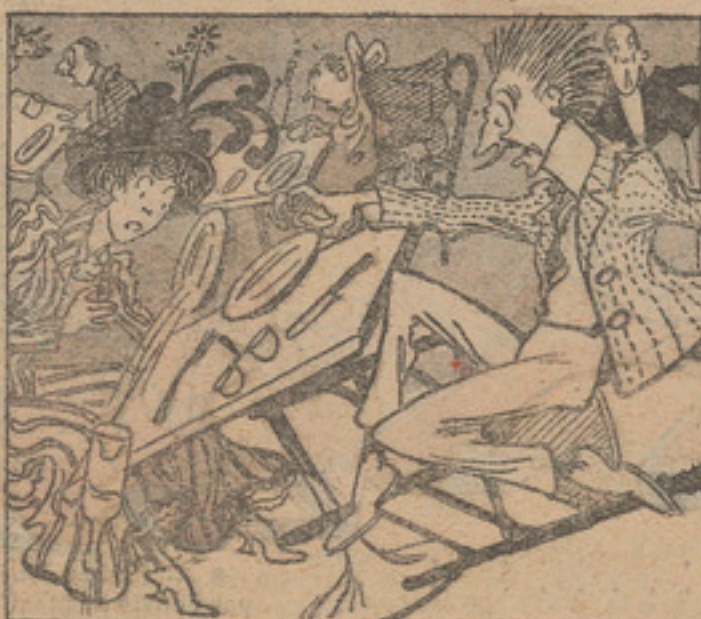
Le matin, mon lavabo, à ma vue, se trémoussa furieusement, pour le plus grand dommage de mon matériel de toilette; je n'eus que le temps de me réfugier derrière un tabouret pour ne pas recevoir le tout sur la tête.



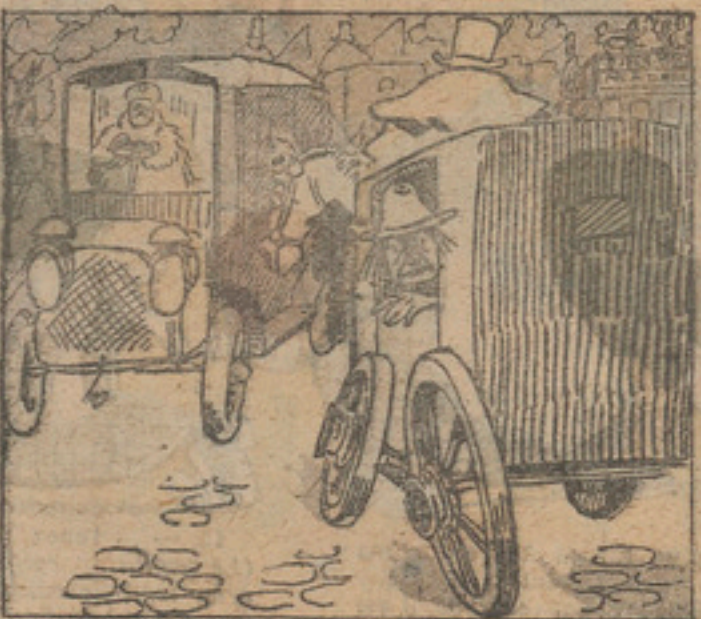
Prenant mon carton sous le bras, je me dirigeai vers les boulevards: je vis un rassemblement; je m'approchai. C'était un camelot qui vendait des bouteilles, incassables, disait-il.



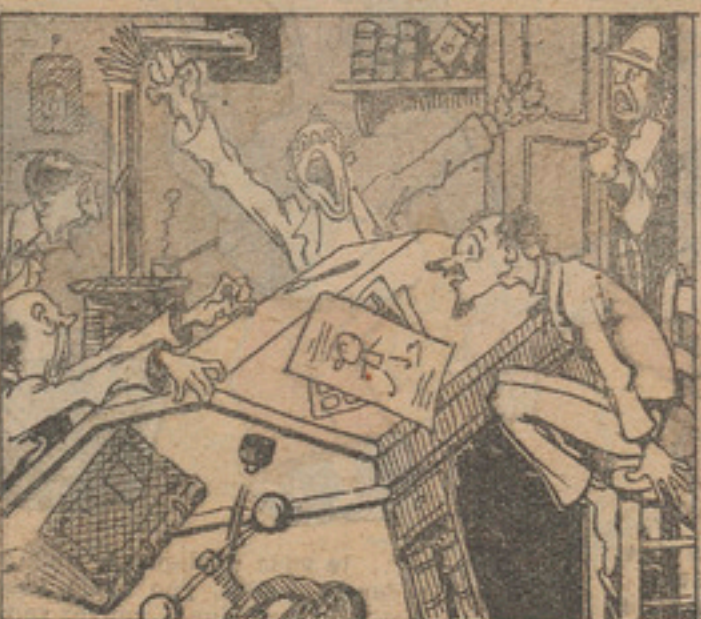
A peine la table m'eut-elle aperçu qu'elle se hâta de démontrer aux badauds assemblés que les fameuses bouteilles savaient se casser aussi bien que d'autres; il suffisait pour cela de les précipiter sur le pavé.



Je voulus, en passant, entrer dans un restaurant, mais, ô horreur! je n'eus pas plutôt passé la porte par la porte ouverte qu'un spectacle fantastique s'offrit à mes yeux: toutes les tables se mirent à danser le cake-walk, précipitant les assiettes et les sauces sur les consommateurs ahuris. Je dus me priver de mon arlequin (j'ai que je vous recommande) et sortir au plus vite.



Je sautai dans un sapin. J'étais tellement ému par toutes ces péripéties, qu'il me semblait sentir les pieds danser sous moi.



Je pus enfin arriver aux bureaux de ce journal, pour le plus grand ahurissement des employés, dont les pupitres soulevés semèrent le désordre et la terreur.



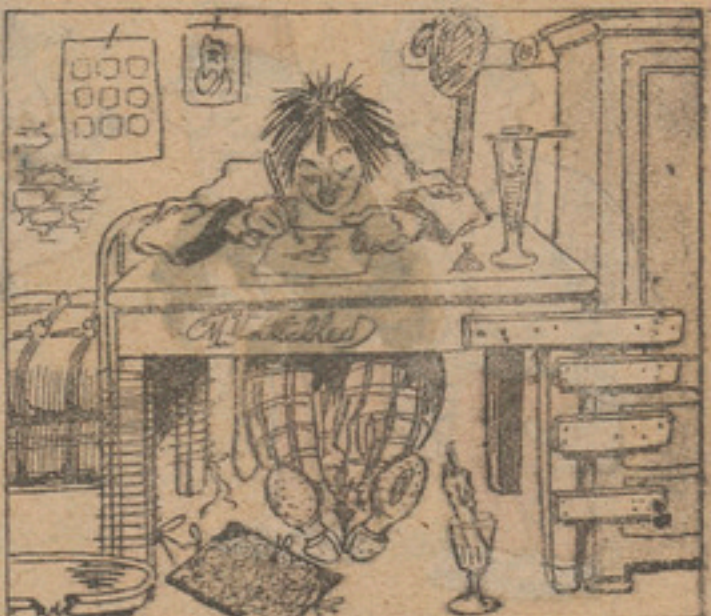
Dans le cabinet du directeur, je ne mis en devoir d'exhiber mes élucubrations fantastiques quand tout à coup...



...le bureau du sympathique éditeur, obéissant au mouvement général, entraîna son propriétaire qui dut se croire victime d'un bouleversement sismique.



Du coup, je m'enfuis, effrayé, l'œil hagard, dans un galop désordonné et fou. Les gens effarés s'arrêtaient sur mon passage, me prenant pour un échappé de Charenton.



Rentré chez moi, je dus attacher ma table d'une façon toute spéciale, afin de pouvoir écrire et décrire cette histoire pour les lecteurs de ce journal.

URSULE SOLDAT!

Le capitaine donne un grand dîner. Tiroflant, qui a pris la place d'Ursule, confectionne le dîner : un chef-d'œuvre. Le capitaine et ses invités, à la vue des douze têtes de veau garnissant les assiettes, croient que la cuisinière est devenue folle. Tiroflant les croit fous lui aussi. Et Ursule, que fait-elle à la caserne ?



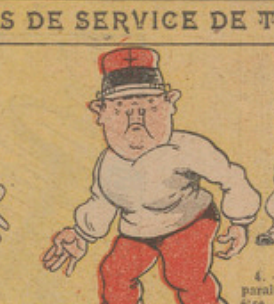
1. — Ursule. — Ben vrai, c'est tout d'même pas rigolo d'être soldat. Si c'tait pas pour mon Théo, e, il y a longtemps que j'aurais déserté. D'autant plus qu'il m'arrive un tas d'ennuis... d'tourbis, comme on dit dans l'métier.



2. — Figures-vous qu'à l'heure, il y a l'cantinier qui vient m'trouver et qui, sans même que j'ai cause, m'écrit une paire de gilles en m'disant qu'il m'apprendrait à chiper les habits d'un fille!



3. — Il n'en faut pas plus pour que mon sang tourne en eau de veau. Les gilles s'adressaient à Tiroflant. Mais c'est moi qui les recevais. Alors, comme j'suis pas manchotte, je m'suis mis à lui cogner dessus tant et si bien qu'il a fallu nous séparer.



4. — A c'qu'y paraît, on va être chligé de s'habiller encore ensemble, mais cette fois avec un habit d'homme. C'est pas drôle, c'est affreux. Ah! mon Dieu, ma mère!



5. — Le maître d'armes. Ah! vous voilà. Tiroflant... lui ses là votre brochette et quittez votre arçon... moi une d'née.



6. — En garde... Voyons, Tiroflant, en voilà une tenue! Venez donc voir un peu d'une place, la touche que vous avez!... Allons, ça y est y... vous être prêts?... alors allez-y...



7. — Ursule. Ah! non, alors tout mat pas ça... mes cheveux... toucher à mes cheveux... le couronnement de ma beauté, mon Théo... pardonne-moi, mais j'peux pas faire ça pour toi!... j'vas m'en aller, j'en ai assez du métier militaire, j'vas t'tourner à ma co-sine.



8. — Ursule. Ah! pis, non, en v'at-assez... j'ai pas l'envie de m'faire ébourner pour les autres, moi!... Tiens, tiens, attrape... et pis, si t'en n'as pas assez, prends ça encore... pour ton rhume... pasque tu sais, moi ça m'connaît, les coups de trique, j'ai assez battu de tapis dans ma vie!



9. — As-tu ton compte?... si t'en veux encore, faut pas t'écarter, j'suis pas fatiguée... — Le maître d'armes. Cessez le combat! l'honneur est sau! Allons, serrez-vous la main, et allons à la cantine, Tiroflant va nous payer un verre, l'cantinier un autre, et l'ailleur s'ra liquidé.

10. — Ursule. Oui, ça y est... mais j'ai eu un sacré trac tout d'même. Pas jamais je m'battrais en duel, j'aime mieux aller au ci-ménemotigrade, c'est plus rigolo!

11. — Quoi qu'est que vous voulez, v'us? — L'adjudant Grosnardine. Hein? c'est de cette façon que vous parlez à un supérieur?... Voulez que j'vous fasse envoyer au Bat d'Al? Et puis, di en moi, vos cheveux ne sont pas à l'ordonnance... Hop là sergent, vous vallez à ce que Tiroflant se coupe les cheveux: pas, vous entendez, à la to-déme? Sais ça, gare la boîte.

12. — Tiroflant! — Sergent!... — Eh bien, avez-vous été vous faire couper les cheveux?... Mais... mais non, sergent... Alors quoi, vous croyez que je vais ramasser de la boîte à cause de vous? Vous aurez deux jours. Suivez-moi.

13. — Tiroflant arrive dans la cour du quartier en courant, son plat de haricots à la main. — Ursule, Ursule... c'est moi... ils sont tous saouls. Ursule, ce matin je m'suis sauvé... vite, donnez-moi vite mes frusques et reprenez les vôtres vite, Ursule!

14. — Je vous expliquerai tout ça plus tard... Ah! enfin! me voilà redevenu soldat, j'en avais assez d'être cuisinière... Ah... ah, le voilà... l'capitaine... sauvez-vous, Ursule... sauvez-vous, il est fou furieux... il va sûrement vous mordre...

15. — ...prenez cette bassine... défiliez-vous... (Le capitaine, coiffé de la bassine que lui a lancée Ursule, crie, tempête comme un possédé. Les hommes du poste accourent.) — Le capitaine. Arrêtez-la... arrêtez-la... elle est folle... maboule... allétez... conduisez-la vite à l'hôpital civil... ne la lâchez pas!

16. — Ursule, la vraie, est emmenée malgré ses protestations. Tiroflant, qui ne se sent pas la conscience bien nette, file rapidement vers les chambres. Il est arrêté en route par un sergent...

17. — Ben, mon pauvre Tiroflant, y a qu'un seul moyen, frus te raser les quelques-uns qui te restent, pis après j'te passerai l'crâne au papiot de verre, pour le polir!

18. — Vous allez immédiatement couper les cheveux à cet homme. — Mais, sergent, c'est qu'il est possible, ils sont ras!... — J'm'en fiche, arrangez-vous comme vous voudrez.

19. — Ah! Non oui, j'suis joli, j'vais friser. Et Ursule, quel qu'elle va dire quand elle va m'voir comme ça, car y a pas à...

20. — Lâ, v'la, c'est terminé. Y a pas à dire, t'es rudement chouette! t'es mignonne tout plein comme ça... ou dire! ma foi, qu'êtes un petit n'annour d'enfant, qui vient de naître!

21. — ...Séroquegnie, c'est m'a s'cheu ça. Nous n'ouvrons pas en carnaval... pour faire le chuintil... Vous aurez deux jours, moi! — S'il faut couper les cheveux, quand il n'en avait plus.

22. — ...? — (A suivre.)

23. — ...? — (A suivre.)

24. — ...? — (A suivre.)

25. — ...? — (A suivre.)

26. — ...? — (A suivre.)

27. — ...? — (A suivre.)

28. — ...? — (A suivre.)

29. — ...? — (A suivre.)

30. — ...? — (A suivre.)

31. — ...? — (A suivre.)

32. — ...? — (A suivre.)

33. — ...? — (A suivre.)

34. — ...? — (A suivre.)

35. — ...? — (A suivre.)

36. — ...? — (A suivre.)

37. — ...? — (A suivre.)

38. — ...? — (A suivre.)

39. — ...? — (A suivre.)

40. — ...? — (A suivre.)

41. — ...? — (A suivre.)

42. — ...? — (A suivre.)

43. — ...? — (A suivre.)

44. — ...? — (A suivre.)

45. — ...? — (A suivre.)

46. — ...? — (A suivre.)

47. — ...? — (A suivre.)

48. — ...? — (A suivre.)

49. — ...? — (A suivre.)

50. — ...? — (A suivre.)

51. — ...? — (A suivre.)

52. — ...? — (A suivre.)

53. — ...? — (A suivre.)

54. — ...? — (A suivre.)

55. — ...? — (A suivre.)

56. — ...? — (A suivre.)

57. — ...? — (A suivre.)

58. — ...? — (A suivre.)

59. — ...? — (A suivre.)

60. — ...? — (A suivre.)

61. — ...? — (A suivre.)

62. — ...? — (A suivre.)

63. — ...? — (A suivre.)

64. — ...? — (A suivre.)

65. — ...? — (A suivre.)

66. — ...? — (A suivre.)

67. — ...? — (A suivre.)

68. — ...? — (A suivre.)

69. — ...? — (A suivre.)

70. — ...? — (A suivre.)

71. — ...? — (A suivre.)

72. — ...? — (A suivre.)

73. — ...? — (A suivre.)

74. — ...? — (A suivre.)

75. — ...? — (A suivre.)

76. — ...? — (A suivre.)

77. — ...? — (A suivre.)

78. — ...? — (A suivre.)

79. — ...? — (A suivre.)

80. — ...? — (A suivre.)

81. — ...? — (A suivre.)

82. — ...? — (A suivre.)

83. — ...? — (A suivre.)

84. — ...? — (A suivre.)

85. — ...? — (A suivre.)

86. — ...? — (A suivre.)

87. — ...? — (A suivre.)

88. — ...? — (A suivre.)

89. — ...? — (A suivre.)

90. — ...? — (A suivre.)

91. — ...? — (A suivre.)

92. — ...? — (A suivre.)

93. — ...? — (A suivre.)

94. — ...? — (A suivre.)

95. — ...? — (A suivre.)

96. — ...? — (A suivre.)

97. — ...? — (A suivre.)

98. — ...? — (A suivre.)

99. — ...? — (A suivre.)

100. — ...? — (A suivre.)



Il y a des gens qui ne méritent pas leur nom : des héros qui s'appellent Poltron, des nabots qui se nomment Legrand, et des M. Leroux qui sont noirs comme les ténèbres mêmes.

M. Cocasse n'était nullement dans ce cas ; M. Cocasse méritait son nom. Jovial, gros, rond, courtaud, il roulait comme un melon qui aurait eu des pattes ; sa physionomie avait une expression extraordinaire ; l'un de ses yeux s'ouvrait tout grand, rond, lui aussi, naïf et étonné ; l'autre se clignait, très allongé, à peine ouvert, plissé vers la tempe ; le nez s'évasait comme un pied de marmite, en revanche, la bouche se pinçait prétentieusement, de façon à prendre la forme de cet orifice que présentent les poules, du côté opposé à la tête.

Philémon (c'est ainsi qu'il se prénomma, se fût peut-être trouvé très malheureux d'être aussi laid — ou, plus exactement, aussi cocasse, — s'il avait eu un nom de famille élégant ou simplement ordinaire. Mais le nom de Cocasse s'harmonisait si bien à son physique et lui valait des moments de si douce hilarité, qu'il était enchanté et ne l'eût pas troqué contre celui d'une famille régnante.

Tout le monde ne sait pas porter son nom ; Philémon portait le sien d'une façon supérieure, et une indéniable harmonie naissait de l'accord parfait entre l'extérieur et le nom patronymique qui, aussi bien l'un que l'autre, le distinguaient de ses contemporains.

On dit qu'on rencontre des gens cocasses dans la vie : qui ne connaît pas Philémon n'a jamais rien vu.

Sa jeunesse se passa gaîment ; c'était sans cesse des : « Cocasse par ci ! Cocasse par là ! » des allusions qui n'avaient pas de peine à être cocasses. M. Cocasse, sans rien faire pour ça, était populaire. Il fallut qu'il arrivât à l'âge de trente ans, pour trouver sujet de se plaindre de sa cocasserie à la fois nominale et effective. Mais, aussi, il faut dire qu'il s'était mis en tête de se marier ; c'était vraiment une idée cocasse que cette idée de M. Cocasse !

Il ne tarda pas à s'en apercevoir.

Aucune femme, ni jeune fille, ni veuve, ni divorcée, ne voulait devenir M^{me} Cocasse.

Son entreprise était d'autant plus ardue qu'il n'aimait que les jeunes filles longues, minces, frêles, d'une grâce poétique ; avec son physique, c'était plus cocasse encore pour la femme que pour lui.

C'était le spectacle que donnait Philémon, spectacle cocasse s'il en fut, et qui amusait tout le monde excepté lui.

Cette idée fixe le hanta, pendant plusieurs années, si bien que Philémon finit par désespérer de rencontrer jamais une Bancis.

Cette perspective le chagrinait ; M. Cocasse commençait à maigrir visiblement, sa gaité l'abandonnait, les joyeuses saillies le fuyaient ; il devenait taciturne, morose, il semblait porter en terre toute sa famille ; il ne méritait plus du tout son nom. Ses amis s'inquiétaient et se disaient entre eux :

— Tout cela pourrait bien finir d'une façon qui ne serait pas cocasse.

Et, ma foi, leurs craintes se seraient peut-être justifiées, car le changement de Philémon était plus apparent et plus inquiétant au moral qu'au physique. Heureusement, un hasard — il y en a de si cocasses — se fit son allié.

Tous les étés, il venait des touristes dans le pays.

Un jour de juillet, une Anglaise invraisemblablement maigre, longue et mince, reconnaissable à la dimension de ses os comme à la longueur de ses dents et de ses pieds, interpella sur la place un groupe d'indigènes.

— Aoh ! please, je voudrais voir quelque chose de cocasse ! Qu'y a-t-il donc de cocasse dans cette petite pays ?

— Cocasse ? Tenez, le voilà justement qui sort du Café du Commerce.

Et les naturels accompagnaient ce renseignement d'un formidable éclat de rire.

L'Anglaise pinça les lèvres, sans réussir d'ailleurs à cacher ses dents, et déclara que c'était « très incorrect ».

Puis, elle répéta sa demande et l'agrémenta d'une explication.

— Dans mon pays, je avais le spleen ; alors une médecin il avait recommandé à moà de voir beaucoup de choses cocasses ;

depuis je voyageais pour voir une fioulitude de choses cocasses. Et voilà !

— Eh bien, trois ou quatre mille édits, péroré le plus loustic de la bande qui trouvait qu'au lieu de dire simplement milady il pouvait bien ajouter quelques mille de plus, vous ne pouviez pas mieux tomber. Si vous voulez qu'on vous enlève votre spleen comme avec la main, adressez-vous à ce garçon qui roule par ici.

— Cette gargon, il était donc cocasse ?

— Vous n'en verrez jamais de plus vraiment cocasse. Allez-y de confiance.

L'Anglaise suivit ce conseil et se fit présenter M. Cocasse, à qui elle demanda de lui servir de guide pour visiter le pays.

Cocasse accepta de bonne grâce ; ils excursionnèrent côte à côte et la fille d'Albion fit à Philémon des confidences sur le spleen incurable qui l'affligeait.



— Cocasse ? Tenez, le voilà justement qui sort du café du Commerce.

— Ah ! gémissait-elle, quand pourrai-je être délivrée de cette stupide maladie ! Les médecins ont dit à moà que je serai guérie le jour où je serai cocasse. Comment deviendrai-je cocasse ?

— Té, en m'épousant.

L'Anglaise le regarda.

— Bien sûr, reprit-il, puisque je suis M. Cocasse.

— Ce était pousse ; en épousant vo je deviendrai médème Cocasse. J'ousteinent, s'écria Philémon ; ce que je vous propose là n'est pas si cocasse que ça en à l'air.

L'Anglaise réfléchit un instant, puis, tendant vers Philémon une large main osseuse et sèche, échangea avec lui un vigoureux shake-hand.

— Ce était convenu, monsieur Cocasse ; vous ferez de moà une dame cocasse. Aoh ! Yes !

Dans le pays on s'amusa beaucoup de ces fiançailles ; les plaisanteries allèrent bon train ; quelques-unes parvinrent aux grandes oreilles de l'insulaire en rupture de brouillard ; sa décision n'en fut nullement ébranlée ; elle voulait triompher définitivement du spleen sans possibilité de rechute.

Un jour que Philémon promenait sa douce fiancée, elle lui montra leurs deux ombres qui se projetaient sur le sol, l'une toute en largeur, toute en hauteur.

— Vos amis, dit-elle, trouvaient que notre assemblée était cocasse ; moà, je étais très longue et vo tout rond. Quoi cela faisait ? Rien, my dear, au contraire. Nous aurons l'air d'une bilboquet avec son boule, ce sera tout à fait cocasse.

— Mais oui, tout sera pour le mieux.

— Very well !

Depuis que Philémon avait vu se réaliser son rêve matrimonial, il avait tout à fait repris sa bonne mine et sa jovialité ; il devenait même de plus en plus rond ; quant à l'Anglaise, son impatience jointe à ce trop grand bonheur, qu'elle devait cacher parce que l'expression en eût été shoking, faisaient qu'elle se desséchait davantage encore, tel un hareng saur suspendu à l'étalage d'un épicer.

Aussi le mariage fut-il une cérémonie des plus cocasses, et l'étrangeté de l'histoire ne s'arrêta pas à sa célébration, car les deux époux eurent beaucoup de petits Cocasses.

JEAN D'AGERUR.





CHOSSES ET AUTRES

POUR VOIR CROÎTRE LES VÉGÉTAUX

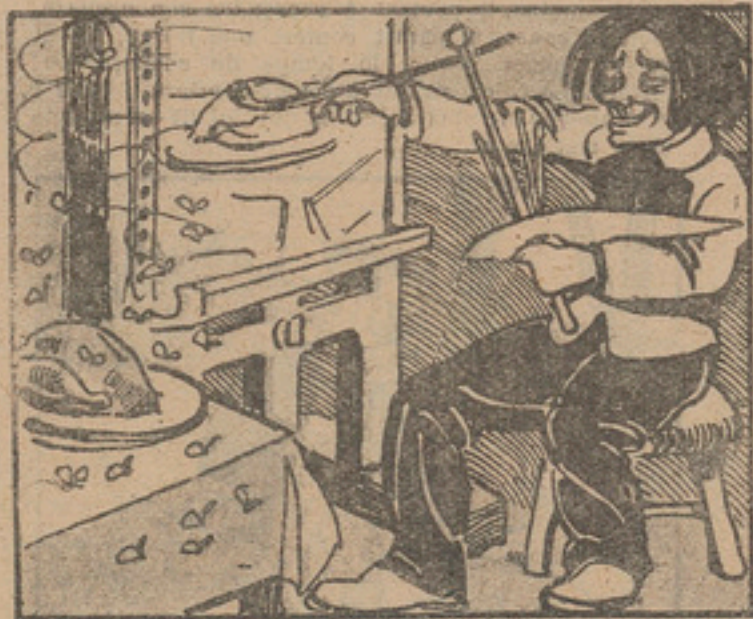
Il est un fait très connu, c'est que, dans les pays chauds et après les pluies, les bambous croissent de 30 centimètres par 24 heures. Un savant allemand a même constaté, à Java, une poussée de 57 centimètres.



Cela correspond presque à un tiers de millimètre par minute, et avec de la patience et un point de repère on doit voir pousser la plante.

D'ailleurs, il n'est pas besoin d'aller si loin pour s'offrir ce spectacle. En France, les plantes grimpantes: volubilis, capucines, haricots, croissent presque aussi vite que le bambou. Avis aux observateurs patients.

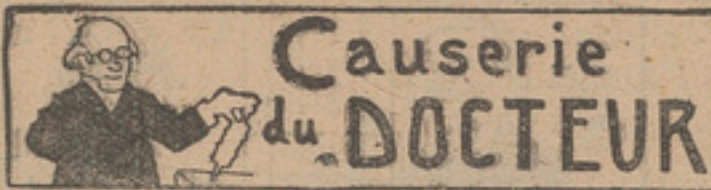
UN BON TRUC



L'ami Balloche travaillait depuis trois semaines à une nature morte. Le pauvre-poulet qui lui servait de modèle commençait à prendre des tons d'un vert inquiétant et sur la plainte des voisins, qui ne tenaient pas à attraper le choléra, la mort dans l'âme, le peintre se décida à interrompre ses séances.



Amaralement, il eut le mâle courage de faire cuire la volaille et, la dissimulant sous sa houppelande, le bouché fendue d'un rictus sardonique, il se rendit chez un grand restaurateur. A peine attablé, il commanda d'une voix de stentor: « Une dinde truffée! » Le garçon s'empressa de la lui apporter.



Causerie du DOCTEUR

Hydrothérapie.

Au déclin de la république romaine parut à Rome un étranger nommé Asclépiade qui s'imposa à la société par l'éloquence de sa parole, la hardiesse de ses idées, l'ascendant de son langage et de ses manières. Il critiquait vivement les Anciens et surtout Hippocrate, jeta dans le monde des idées nouvelles sur la constitution du corps, des maladies, et institua tout un nouveau système de traitement par l'eau. L'eau à toutes les températures et sous toutes les formes, en lotions, ablutions, bains, douches etc., était employée par Asclépiade dans une foule de maladies, particulièrement dans les névroses, « maladie la plus rebelle ».

Les idées d'Asclépiade prirent vite racine dans la capitale romaine et de là se propagèrent plus loin. Depuis cette époque, tour à tour abandonnée ou reprise, la pratique de l'hydrothérapie passe à travers les siècles et les pays avec des hauts et des bas, jusqu'à l'époque où elle conçoit définitivement sa place rationnelle.

L'eau est la base de toute hygiène, l'eau en abondance, pour tous les âges de la vie, depuis la naissance jusqu'à la vieillesse la plus avancée.

C'est un des principaux résultats de l'hydrothérapie de rendre l'organisme réfractaire aux influences atmosphériques. On sait que les enfants ou jeunes gens, qui sont très-sujets à contracter, au moindre refroidissement, des coryzas, des laryngites, des bronchites, des maux de gorge, se trouvent débarrassés, au bout d'un certain temps de pratique d'hydrothérapie, de cette fâcheuse prédisposition.

Ce sont les tempéraments scrofuleux, lymphatiques ou nerveux, auxquels conviennent particulièrement l'hydrothérapie, et les exemples sont nombreux, où, chez les enfants, sous l'influence des douches froides longtemps continuées, le tempérament lymphatique se transformait petit à petit en tempérament sanguin définitif.

On ne saurait donc soumettre de trop bonne heure à l'hydrothérapie les enfants dans les familles desquels existe quelque tare organique, comme scrofule, tuberculose, cancer, goutte, rhumatisme, hystérie, etc.

Il convient de les baigner très-souvent. En Angleterre on les baigne quotidiennement, et cet usage s'est répandu dans un grand nombre de familles françaises. Ces bains doivent être frais, à 25 degrés environ, et de quelques minutes de durée seulement, d'autant plus courte que la température de l'eau est plus basse. Dès l'âge de trois ans on peut sans inconvénient habituer l'enfant à prendre des douches en jet ou en pluie de quelques secondes de durée.

La pratique de l'hydrothérapie, indispensable pour tout individu qui veut bien se conserver, comprend trois choses différentes: des ablutions quotidiennes, des bains hebdomadaires et des sudations mensuelles.

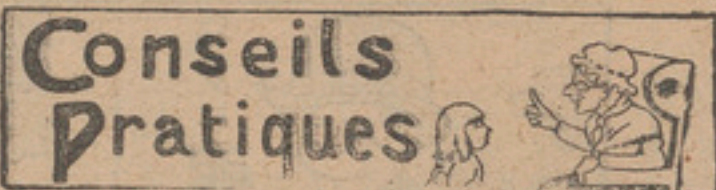
Les ablutions générales avec l'eau fraîche — que ce soit avec le fameux tub ou tout simplement avec une grosse éponge ordinaire imprégnée d'eau, que vous exprimez rapidement sur le haut de la poitrine et du dos — se font le matin au réveil et ont pour but d'activer la circulation, de conserver le corps sain et vigoureux et de donner aux chairs toute leur fermeté. Ces ablutions doivent être faites au début avec de l'eau tiède pour arriver rapidement à employer de l'eau fraîche.

L'ablution faite, il faut rapidement frictionner le corps avec une serviette un peu dure jusqu'à la réaction; si celle-ci vient facilement, il est bon de faire aussitôt après un peu d'exercice. En effet, l'exercice musculaire est une condition essentielle pour obtenir de l'hydrothérapie les meilleurs résultats. En outre de l'heureuse influence qu'il exerce sur la digestion, la circulation, la respiration, il facilite particulièrement la réaction à laquelle l'hydrothérapie doit toute sa vertu tonique et reconstituante.

Si la réaction ne vient pas vite, il est préférable de se remettre au lit, de se bien réchauffer et de boire quelque chose de chaud. Ces ablutions ne contribuent pas seulement à la santé générale, mais préservent l'organisme contre les refroidissements, les maux de gorge, les rhumes et autres maladies causées par les basses températures. Une fois commencées, ces ablutions ne doivent plus être cessées, à moins qu'il ne survienne une maladie.

Beaucoup de personnes, imbuës du préjugé très répandu, croient qu'il ne faut jamais prendre sa douche ou son bain après avoir mangé. C'est une erreur contre laquelle nous ne cessons de nous élever, il est au contraire d'une très grande utilité de ne pas être complètement à jeun. La précaution de faire un léger repas du matin, une tasse de lait, de café au lait, de chocolat, de bouillon, etc., avant de se soumettre à l'hydrothérapie, nous a toujours paru excellente, en ce sens qu'elle contribue à rendre plus facile la réaction. Naturellement il ne faut pas avant de prendre son bain faire un repas complet.

D. M. R.



Conseils Pratiques

POUR DISSOUDRE LA ROUILLE

Voici un moyen simple et pratique de dissoudre la rouille parfois très résistante qui recouvre certains objets de fer.

On les plonge dans une solution à peu près saturée de chlorure d'étain, où on les laisse de 15 à 20 heures, suivant l'importance de la couche d'oxyde à enlever. Il est bon de relever les objets de temps à autre pour juger de la marche de l'opération, et empêcher l'acide d'attaquer le fer lui-même.

Au sortir du bain les objets sont rincés à l'eau claire d'abord, puis à l'eau étendue de quelques gouttes d'ammoniaque (15 gouttes suffisent pour 1 litre d'eau) et il suffit d'un dernier polissage pour leur rendre l'aspect normal.

PROCHAINEMENT PARAÎTRA

LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS

UN BON TRUC (Fin.)

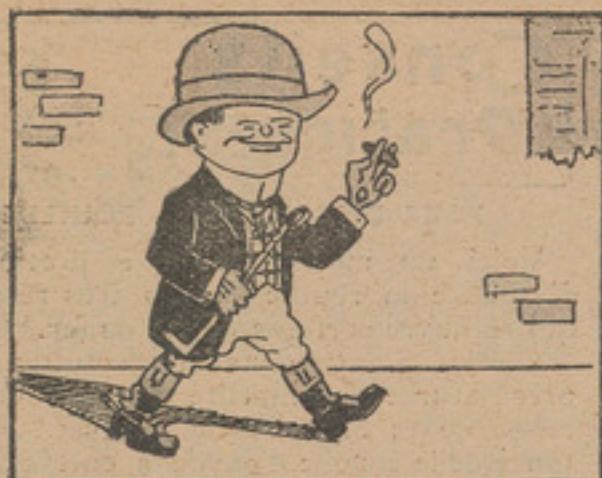


Avec l'habileté d'un prestidigitateur consommé, Balloche eut vite fait de substituer son affreux poulet à la dinde dodue et appétissante. Rappelant alors vigilement le garçon: « Ah ça! Est-ce que vous vous fichez de moi? Je vous demande une dinde... vous m'apportez un poulet!... Et quel poulet!... Flairez-moi ça! Décidément, le service est trop mal fait ici. Je préfère aller ailleurs! » Et il sortit dignement, en faisant claquer la porte au nez du garçon ébahi.

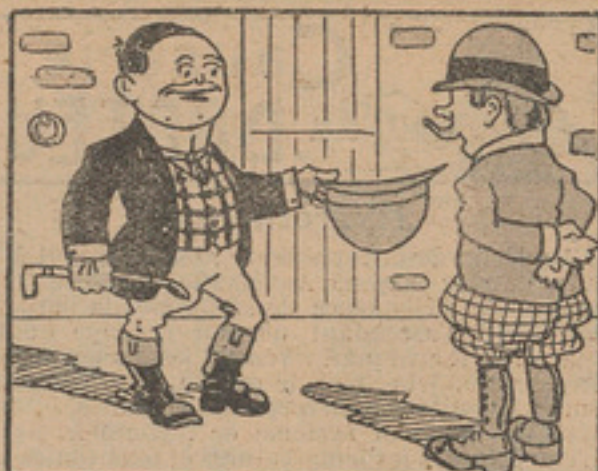


Je vous laisse à penser la bombe que fit Balloche avec ses amis et vous prie de croire qu'ils ne laissèrent pas le temps de moisir à la dinde si adroitement chapardée. La morale de cette histoire est que le garçon et le cuisinier furent implacablement congédiés par le restaurateur furieux, tant il est vrai que la vertu n'est pas toujours récompensée.

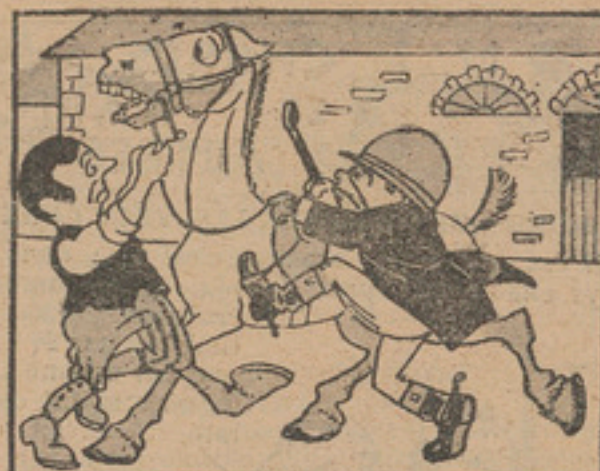
UNE PROMENADE D'AGRÉMENT



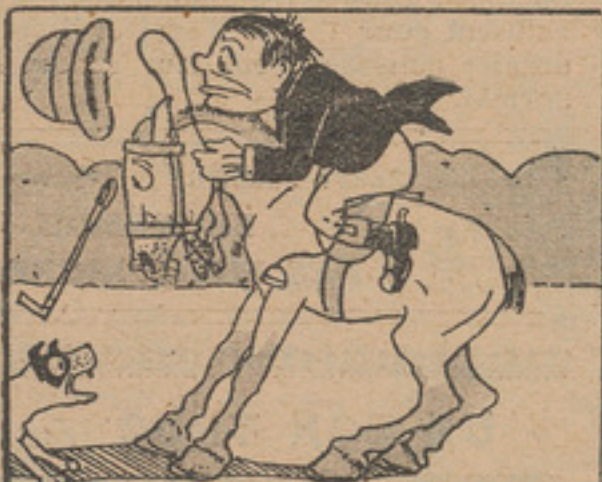
Népomucène Toupinet résolut un beau matin de se payer une balade à cheval. Bien que n'ayant pris que deux ou trois leçons d'équitation dans un manège, Toupinet se croyait un cavalier accompli : chaussé d'une magnifique paire de bottes à revers, il se dirigea chez un loueur.



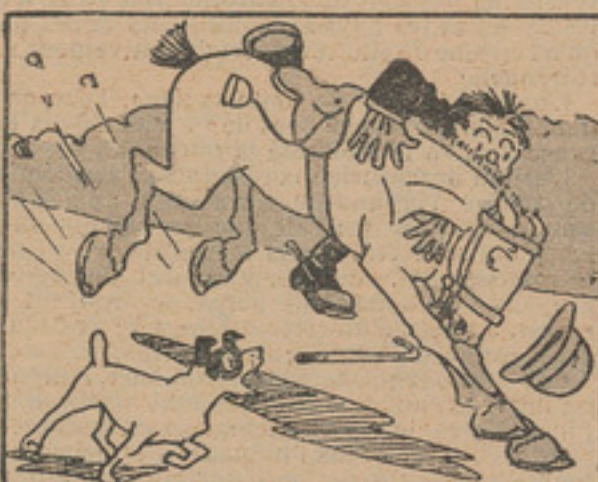
« Bonjour, monsieur, dit-il saluant d'un geste noble, je voudrais bien louer un cheval pour la matinée. — Rien de plus facile, jeune homme, lui répondit le maquignon, c'est vingt francs, il faut payer d'avance et laisser cent francs d'arrhes. »



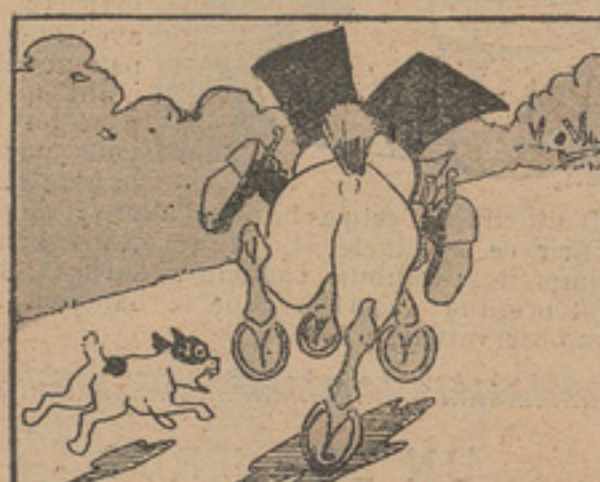
Toupinet paya et versa les arrhes, et on lui sella un cheval. Au moment de mettre le pied à l'étrier, la bête, qui était un peu chatouilleuse, commença à faire des manières. Toupinet n'était pas plus rassuré que cela. « Oh ! n'ayez pas peur, lui dit le palefrenier. Il est doux comme un mouton. »



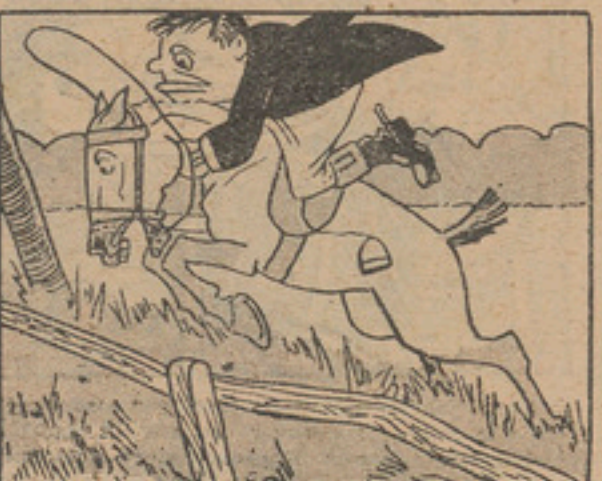
Mais à peine dehors, « le mouton » refusa d'avancer, malgré tous les efforts de son cavalier. Un fox-terrier, qui se trouvait là, vint se mettre à ce moment, sous le nez du cheval et commença à aboyer de toutes ses forces.



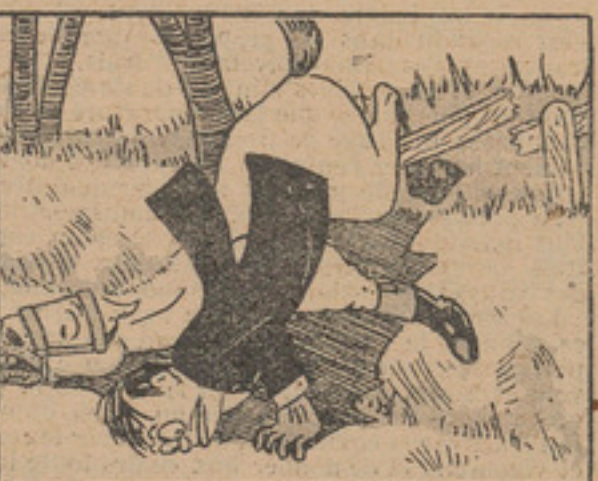
ce qui déplut probablement au capricieux animal qui se mit à bondir avec rage. Toupinet, qui ne s'attendait pas à cette surprise, fut violemment déplacé de sa selle et eut toutes les peines du monde à se cramponner pour ne pas ramasser une bûche.



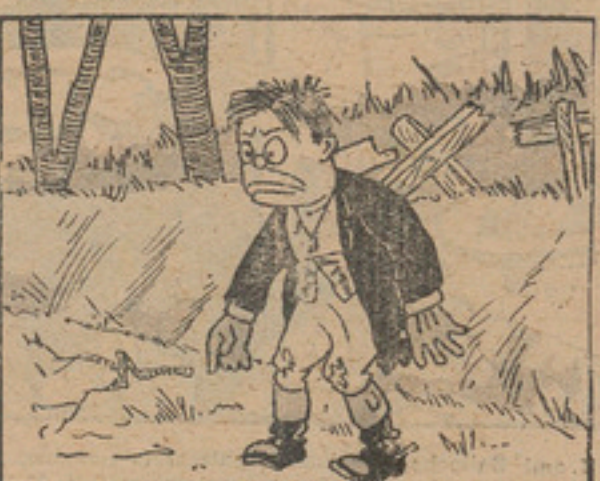
Néanmoins, il parvint à reprendre son assiette, mais le canasson partit comme une flèche, avant que Toupinet ait eu le temps de chausser ses étriers. Le cahot se mit à courir derrière le cheval et à aboyer de plus belle, ce qui lui fit prendre le mors aux dents.



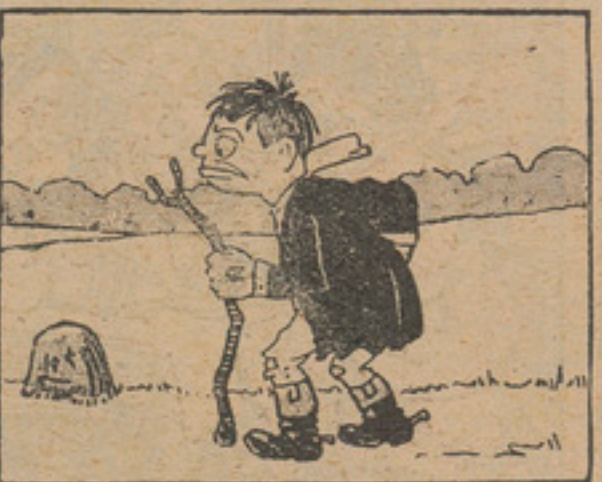
Toupinet, à demi mort de frayeur, se cramponnait avec désespoir, quand soudain il aperçut, en frissonnant, un obstacle qui barrait la route au trop fougueux canasson. Bientôt l'animal arriva sur l'obstacle et s'en vint d'un bond prodigieux.



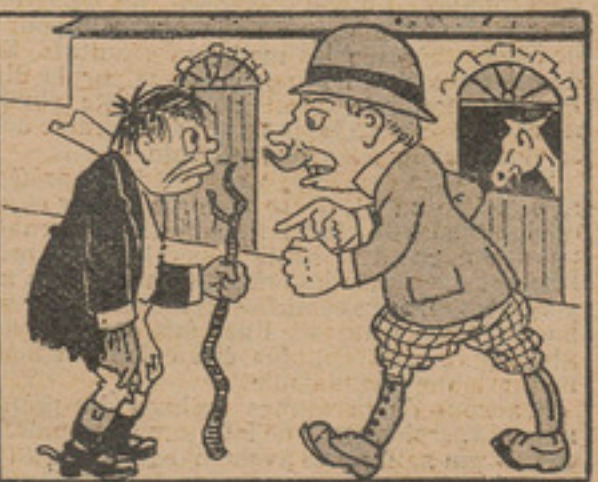
Mais n'ayant probablement pas été dressé pour le steeple-chase, il butta dans la barrière et dégringola de l'autre côté, entraînant son cavalier dans sa chute. Toupinet en vit trente-six chandelles.



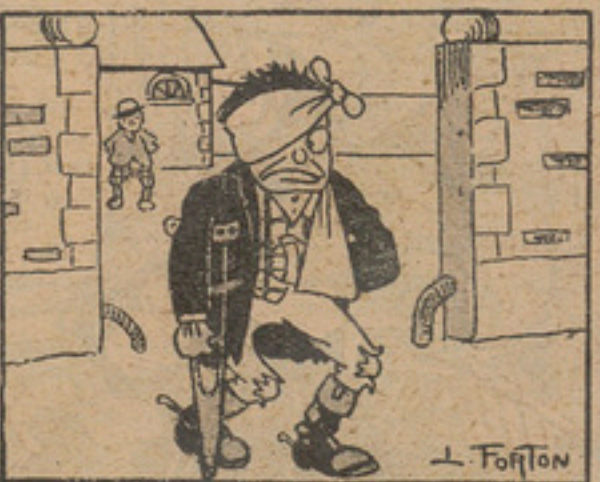
Et quand il se releva, il s'aperçut que sa monture avait disparu.



Tout meurtri, le malheureux cavalier dut rentrer à pied clopin-clopant et faire ainsi plus de dix kilomètres.



En arrivant chez le loueur, il apprit que le cheval était revenu tout seul à l'écurie. Comme il s'était couronné en tombant, le maquignon entra dans une violente colère, et garda les cent francs d'arrhes comme dommages-intérêts, ce qui mettait à 120 francs le prix de cette balade, et Toupinet dut encore, par dessus le marché, donner une pièce de cent sous comme poix à l'homme d'écurie.



Trouvant qu'il n'en avait pas eu pour son argent, Toupinet rentra chez lui furieux et tout élopé. Sa promenade lui avait coûté cher et il avait de plus perdu son chapeau neuf et déchiré sa belle culotte de peau. Au si, depuis, le malheureux sportif n'a juré de ne plus remettre le derrière sur un cheval.

L. FORTON

ANECDOTES

Bonaparte, Alexandre
empereur de Russie, Talma.

Bonaparte, devenu premier consul, continuait à recevoir familièrement Talma, dont il avait été l'ami. Lorsqu'il fut parvenu à l'empire, il lui dit un jour : « Talma, je vais te faire jouer devant un parterre de rois. » Bientôt, en effet, Napoléon



part pour Erfurt : un détachement du Théâtre-Français l'avait précédé : une grange fut arrangée en salle de spectacle ; il y avait deux fauteuils en avant : l'un pour Napoléon, l'autre pour Alexandre : des chaises garnies pour les rois, des banquettes pour les grands-ducs et princes souverains.

Lorsque Talma dit ce vers :

L'amitié d'un grand homme,
Est un bienfait des dieux !

l'autocrate se tourna vers Napoléon, prit sa main et s'inclina devant lui.

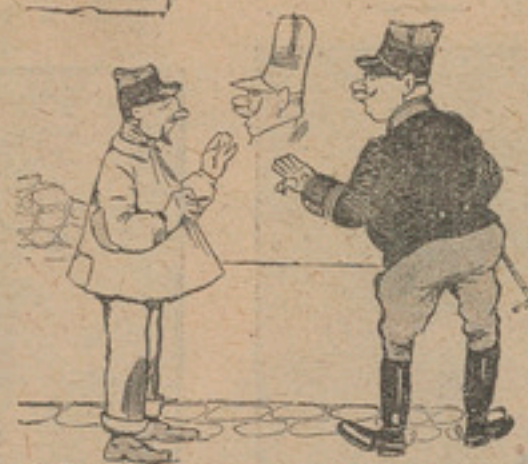
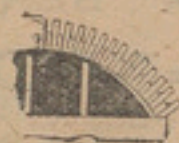
Un Coco.

C'était dans un grand hôtel de Monaco, pendant la guerre du Cap. Un Anglais à mine rubiconde et poings énormes se tenait renfrogné à un bout de la table d'hôte.



Son voisin, un Parisien, ami de la conciliation, essayait d'amadouer ce rébarbatif personnage.

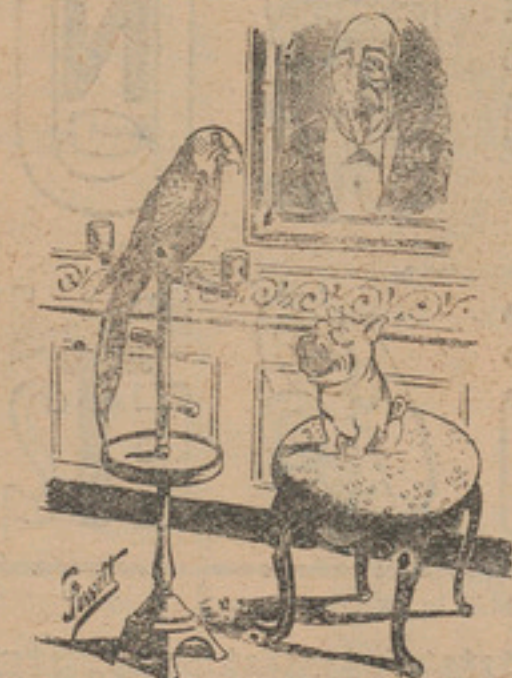
Après mille avances auxquelles il n'avait été répondu que par un grognement, le Français finit par dire :



— Vous aurez quatre jours avec le motif : « A été surpris en train de couvrir les murs du quartier de vulgaires caricatures. »



— Patron, je trouve le montant de votre note un peu excessif.
— Veuillez m'excuser mais je comprends difficilement le français...
— Ça se voit... à la façon dont vous l'écrivez !



Le chien. — Alors, sans blague, tu as quatre-vingts ans ? Ben, mon colon, tu es joliment vert pour ton âge !...

UN TYPE INGÉNIEUX



— Tiens ! débouche donc la bouteille, toi qu'a un pantalon en tire-bouchon !...

ANECDOTES

— En voilà un coco !...
— Aoh, coco... hurle l'Anglais qui se lève, furieux.

Puis il se rasseoit et appelle le garçon :

— Apportez à moi une dictionnaire.

Il l'ouvre, et lit :

— Coco, fruit délicieux.

Il s'apaise aussitôt.

Sa figure s'illumine de joie et il offre du champagne à tout le monde.

C'est le bourreau.

Un habitué d'un grand restaurant parisien, trouvant, depuis quelques jours, la place où il se mettait d'ordinaire occupée par un monsieur, imagina un moyen de le faire déguerpir.

Il alla trouver le patron du restaurant, un brave homme un peu naïf, et lui dit :

— Je vois avec regret que vous



recevez dans vos honorables salons un homme que vous ne devriez pas y admettre, car sa présence fera désertir votre établissement.

— Pourquoi donc, monsieur ?

— C'est le bourreau.

Le restaurateur, effrayé par cette révélation, aborde en hésitant le consommateur et, tout en témoignant ses regrets, le prie avec beaucoup de politesse de ne plus revenir, et lui avoue qu'on lui a fait connaître sa profession.

— Et qui donc vous a appris cela ? fit le prétendu bourreau.

— Ce gros monsieur que vous voyez seul à cette table.

— Je ne suis pas étonné qu'il m'ait reconnu. Il m'a vu de près. Imaginez-vous qu'il a été gracié sur l'échafaud. J'avais déjà échangé sa chemise...

Le brave restaurateur s'enfuit, épouvanté...

LE COIN
où
l'on
s'AMUSESOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS
DU NUMÉRO 6

ENIGME. — Mars.
CHARADE. — Couturière.
CASSE-TÊTE. — Abel, Zaire.
LOGOGRIPE. — Or, ord, orne, ortie.
MOTS CACHÉS. — Loire, Finistère, Manche.
UN PEU D'HISTOIRE. — Henri IV.
MOTS CARRÉS. —

HOTTE
OBIER
TIBIA
TEINT
ERATO

1^{er} CALEMBOUR. — Dans les trilles (l'étrille).

2^e CALEMBOUR. — C'est la note d'un fournisseur.

RÉBUS. — L'union fait la force.

Enigme.

Je me cramponne où l'on m'applique.
Je soulage mais fais souffrir.
Et, chose vraiment fantastique,
L'air aussitôt me fait périr.

Charade.

Mon premier divague,
Mon second amuse,
Mon troisième intéresse les acteurs,
Mon tout croit dans le sable.

Casse-tête.

Dans ces lettres trouvez deux prénoms.
a d e e l o n n v v

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne chantent pas :

Ajoutez-m'en un : je fais danser ;

Ajoutez-m'en deux : je deviens une

Ajoutez-m'en trois : je rebondis

Ajoutez-m'en quatre : je suis appréciée

Mots cachés

Dans chacune de ces phrases, découvrez un outil.

— En m'occupant trop avant de te coucher, tu auras le cauchemar, Toto !

— J'ai fait une délicieuse promenade parmi les pins ce matin, aussi ai-je un fort appétit !

— Saperlipopette ! veux-tu venir par ici, Zoé ! sinon je me fâche !

Mots carrés.

1. Partie basse d'un vaisseau
2. Retient les chevaux.
3. Indique l'éloignement (adverbe)
4. Volcan de la Sicile.

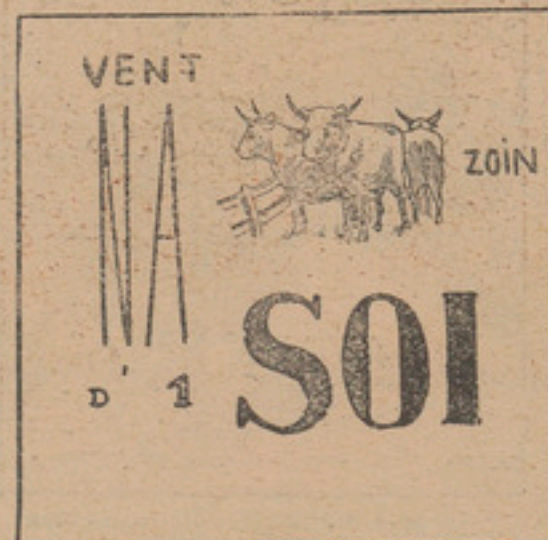
Calembours.

— Pourquoi dans la misère les amis sont-ils rares ?

— Quel fut le capitaine du XVII^e siècle le plus consommé ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS



(Solution dans le prochain numéro)

PREMIER GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES
LES RECONNAISSEZ-VOUS ?...

7^e SÉRIE



N° 19



N° 20



N° 21

Pour les conditions, voir le Numéro 1.

DEUXIÈME GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES (Concours Pour les Jeunes.)
TEXTE EN MONOGRAMMES

7^e SÉRIE



Pour les conditions, voir le Numéro 1.

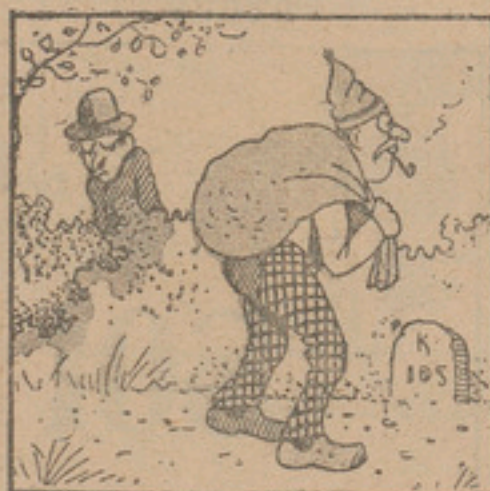
BON A DÉTACHER N° 7

Les reconnaissez-vous ?...

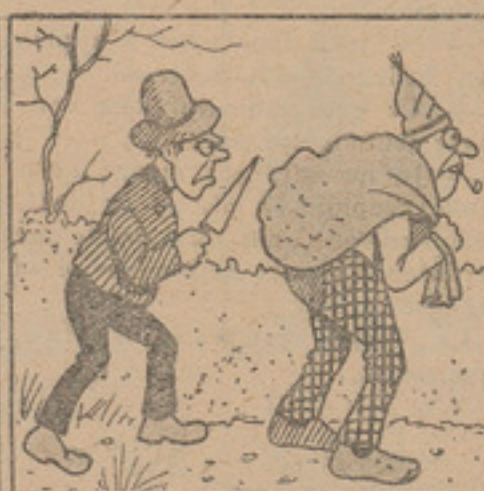
BON A DÉTACHER N° 7

Texte en monogrammes.

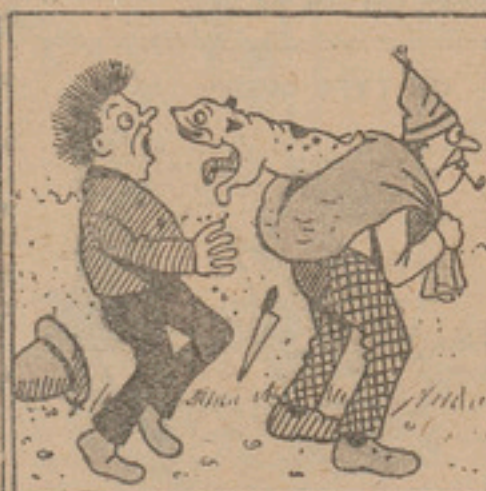
LE VOLEUR PRIS AU PIÈGE



Le père Mathurin s'en va au marché, son sac au dos.



Mais comme il a été volé maintes fois...



... il a pris ses précautions pour attraper le voleur.



Cette fois, le père Mathurin n'a qu'à emporter son voleur bien ficelé au poste.

A CRÉDIT

Nous offrons ici à tous nos lecteurs le moyen de s'exercer et de se distraire sans jamais se lasser, et ce à des conditions exceptionnellement avantageuses.

Pour un prix dérisoire et par dessus le marché à crédit, nous expédions :

1^o UNE CARABINE à air comprimé, de fabrication parfaite et fournissant un tir d'une précision absolue; elle se charge à volonté à balle ou à flèche; on l'emploiera avec le même succès comme carabine de salon et en plein air, pour chasser le petit gibier.

Elle mesure 80 centimètres de haut;

2^o UNE BOÎTE contenant 1,000 balles;

3^o UNE POCHETTE contenant 12 flèches;

4^o 100 CARTONS-CIBLES;

5^o UN MODE D'EMPLOI;

6^o UNE CAISSE bois pour l'emballage du tout.

Prix franco :

17 fr. 50

CONDITIONS DE PAIEMENT

Nous envoyer avec la commande la somme de 7 fr. 50 en mandat ou bon de poste.

Nous écrire en prenant l'engagement de nous payer tous les mois la somme de 1 franc.

En signant, indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse, le départ.

Pour 17 fr. 50

Une carabine
1,000 balles
12 flèches
100 cartons-cibles

A CREDIT

Adresser les Commandes

M. OFFENSTADT

Directeur,

3, rue de Rocroy

PARIS (X^e)

UN SOU PAR JOUR - 10 MOIS DE CRÉDIT

Une superbe Montre

REMONTOIR

Oxyde vieil argent, double cuvette, cadran fondant riche, mouvement garanti, ornementée de motifs extrêmement artistiques, boîtier à charnières.

Cette montre, du prix de 22 fr. 50, est adressée immédiatement et franco contre l'envoi d'un premier versement de

7 FR. 50

Les 15 francs restants sont perçus à raison de 1 fr. 50 par mois.

Bien spécifier si l'on désire une montre de dame ou une montre d'homme.

Écrire clairement les nom, prénoms, profession et adresse.



Montre dame, 10 rubis.



Montre homme.

Adresser lettres et mandats à M. OFFENSTADT, Directeur,
3, Rue de Rocroy, PARIS (X^e).

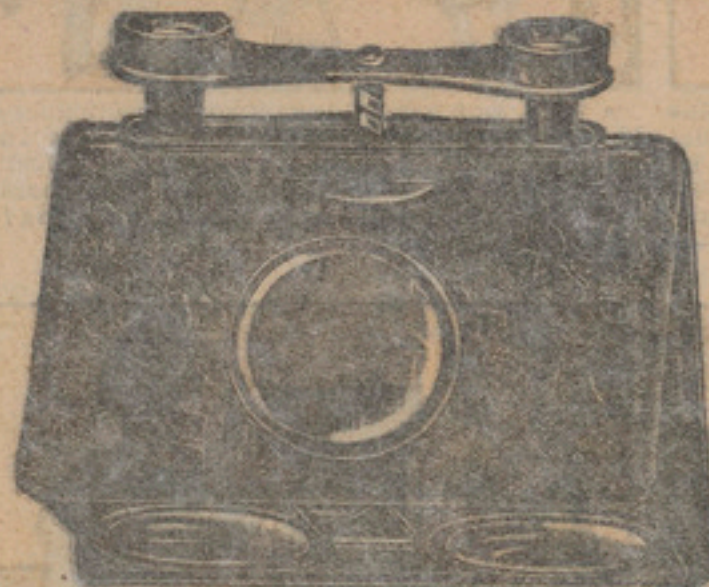
POUR LE PRIX DÉRISOIRE DE 4 FRANCS, FRANCO

UNE JUMELLE-PORTEFEUILLE

La plus pratique de toutes, ne tenant aucune place dans la poche. A l'aide d'une pression, la boîte s'ouvre et laisse apparaître les grandes lentilles qui prennent d'elles-mêmes la position utile. On règle cette jumelle à sa vue comme on fait pour les jumelles les plus chères. C'est la première fois qu'on met en vente un article aussi pratique et utile à un prix aussi modique.

Adresser la commande accompagnée de son montant à

M. OFFENSTADT, Directeur,
3, RUE DE ROCROY, PARIS (X^e)



BROCHES ET BAGUES



366

N^o 366. — BROCHE dorée et oxydée, gravure japonaise.
Prix franco..... 1.25



371

N^o 371. — BROCHE or doublé, finement travaillée.
Prix franco..... 3. »



376

N^o 376. — BROCHE titre supérieur, un branchage.
Prix franco..... 5.50



311



317



307



324



334



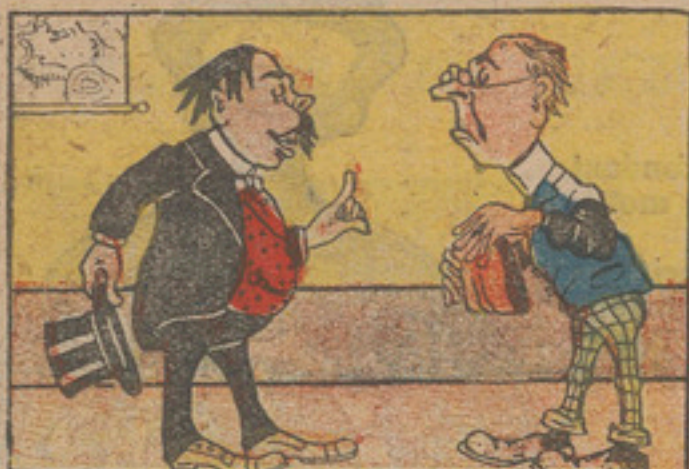
333

N^o 311. Chaînette, argent, 3 turquoises. Franco. 2.50 N^o 324. Or sur argent, 1 émeraude et roses. Franco. 7. »
N^o 317. Or sur argent, 1 perle, 8 roses... — 3.25 N^o 333. Titre supérieur, tête de lion, mat. — 9.50
N^o 307. Marquise, titre supér., 4 pierres. — 5.25 N^o 314. Titre supér., 2 serpents, 2 rubis. — 10. »

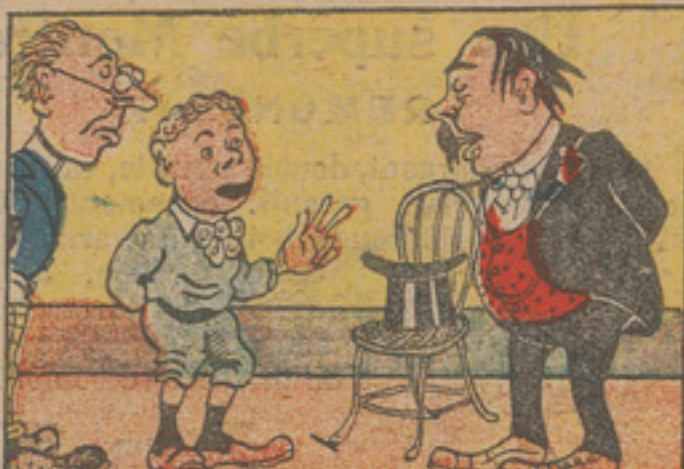
AVIS. — Indiquer la dimension du doigt par un anneau de ficelle ou de métal. Moyennant 1 franc d'augmentation ces bijoux sont livrés en émail.

Adresser les commandes accompagnées du montant à M. OFFENSTADT, Directeur, 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e)

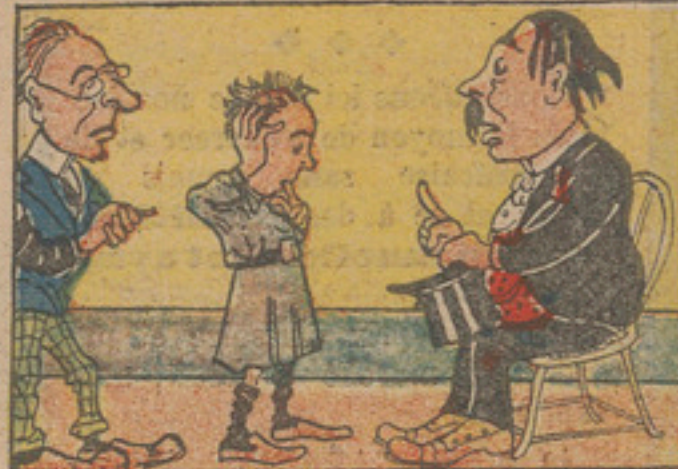
UNE VISITE DE L'INSPECTEUR PRIMAIRE



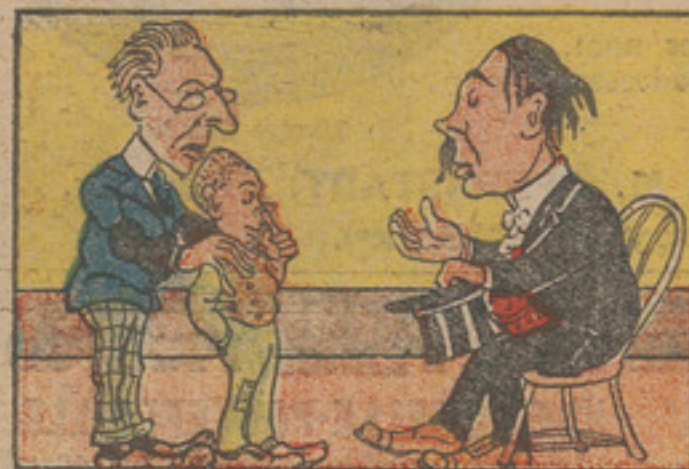
Ce jour-là, toute la population scolaire de l'école de Venzy-les-Andouilles était en émoi. A l'improviste venait d'arriver M. l'inspecteur primaire du département. Après un court conciliabule avec le maître d'école, il manifesta l'intention d'interroger les enfants pour se rendre compte de leur degré d'instruction.



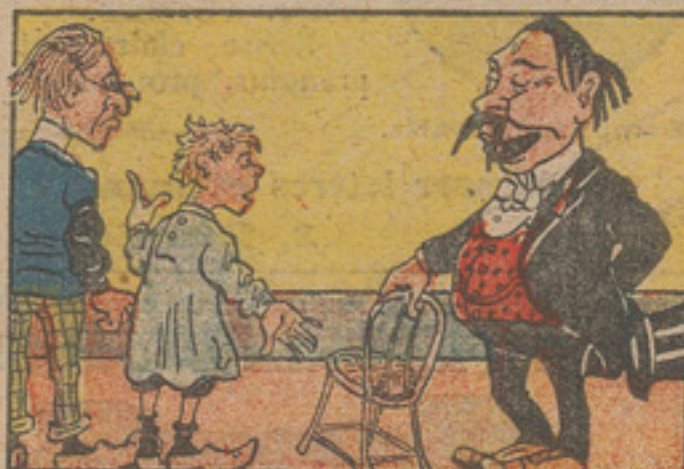
« Commençons par vous, dit-il en s'adressant à un gamin à la mine éveillée; vous m'avez l'air d'avoir bonne tête, vous devez être un bon élève. Avant les vacances dernières, combien avez-vous eu de prix? — J'en ai eu deux, M'sieur. — Ah! c'est très bien. Et lesquels? — D'abord, le premier prix de mémoire; Et l'autre? — J'm'en rappelle plus. »



« Passons à un autre; tenez, vous, jeune homme, pourriez-vous me dire quelle est la distance qu'il y a de la Terre au Soleil?... ma question a l'air de bien vous embarrasser! — Oh! non, M'sieur, c'est pas trop la question qui m'embarrasse, c'est la réponse. — Je vais maintenant poser quelques questions d'histoire... »



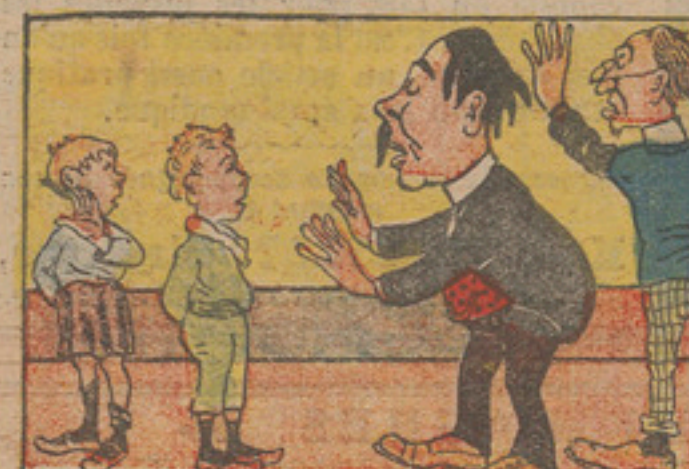
« ... Monsieur le professeur, adressez-moi le plus ferré de vos élèves. Le maître fit signe à l'élève Pudubek. « Narrez-moi la retraite de Russie? — La retraite... de Russie... la retraite de Russie... s'est passée en Russie. — Oui, très probablement, mais, voyons, qui régnait en Russie à cette époque? — Il régnait... un froid intense! »



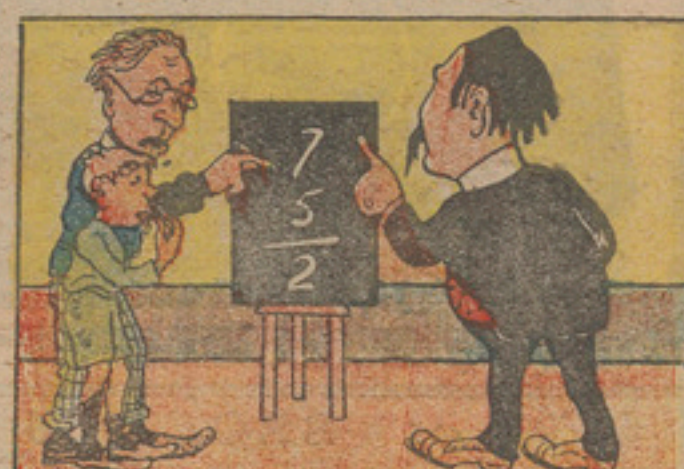
« Vous, mon garçon, je vais vous questionner sur l'histoire naturelle. Dites-moi donc quel est l'animal qui s'attache le plus à l'homme? — C'est la sangsue, m'sieu. — Ah! vraiment? Eh bien, maintenant, dites-moi quelle est la femelle du serin? — C'est la seringue. »



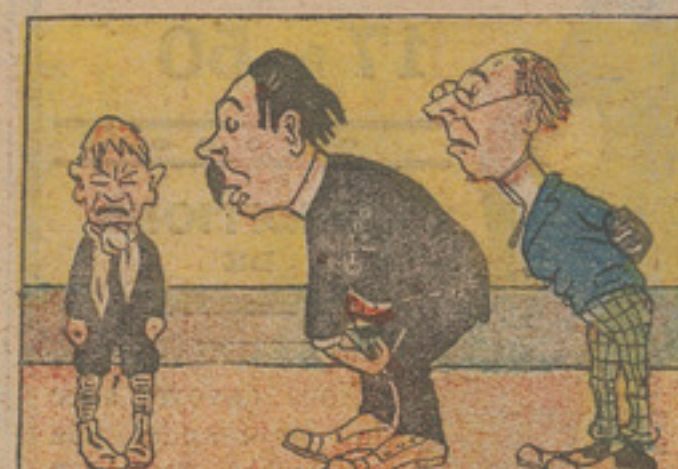
« Ma foi, monsieur le maître d'école, mes félicitations, vos élèves répondent très bien, et surtout d'une manière très originale. Quel est le nom de ce gamin que je vais interroger sur la géographie? Antoine Goret, monsieur l'inspecteur. — Elève Goret, citez-moi les mers qui couvrent notre globe terrestre. »



« Y a la mer Méditerranée, la mer Noire, la... la mer Caspienne... » Et comme son erudition ne va pas plus loin, il continue, répétant textuellement ce que lui souffle son farceur de camarade Jean Rigol: « la mer... l'ique, l'amer... tume... l'amer Picon. — Très bien, arrêtez-vous, je suis assez documenté comme cela. Vous, là, qui soufflez si bien, ar je vous ai aperçu, à votre tour. »



Un peu d'arithmétique à présent: admettons que vous avez 7 pommes, vous m'en rendez 5, combien vous en reste-t-il? — M'en reste pas, m'sieu. — Mais si sur 7 vous m'en remettez 5, il vous en reste 2. — Oh! non, M'sieu, y m'en reste pas pasque, les autres, j'les ai mangées. — Oh! alors, je n'insiste pas. Mais, qu'est-ce qu'il a, ce petit, là-bas à pleurer? »



« M'sieu, j'fais jamais rien, et pis on m'accuse toujours, y a Fourneau qui dit comme ça qu'y a chipé ses billes, c'est pas vrai, c'est pas moi, M'sieu. — Allons, calme-toi, mon petit, et dis-moi: qui a fait le ciel et la terre? — C'est pas moi M'sieu, j'vous jure que c'est pas moi. — Je vais questionner un peu les grands... »



« Vous, jeune homme, saurez bien me dire quels sont les moyens de défense que possède la France sur mer: par exemple, notre flotte, parlez-moi des cuirassés. — Les cuirassés! c'est des grands bateaux qui coûtent jusqu'à 40 millions et qu'une simple petite torpille de rien du tout qui vaut à peine mille francs suffit à faire sauter. »



« Je voulais, mes chers enfants, vous faire une petite conférence sur la physique et ses dérivés, entre autres sur l'électricité. Certains vont jusqu'à contester son existence; livrez-vous à une petite expérience facile: par un temps d'orage, frottez vigoureusement le dos d'un chat à rebrousse-poil, l'existence de l'électricité vous saute immédiatement aux yeux. — Et le chat aussi, m'sieu! »



« C'est vous qui m'avez fait cette réponse? sortez des rangs! En tout cas, mon petit ami, vos jeunes camarades sont au moins polis: pour me parler, ils retirent leur casquette: j'vous engage à en faire autant. — Moi, j'peux pas, m'sieu, j'ai la teigne. — Alors, enfoncez-la! — J'peux pas, M'sieu, j'ai mon goûter d'dans. » Sur ce dernier mot, l'inspecteur quitta sans regret Venzy-les-Andouilles, et le rapport qu'il fit sur sa visite ne dut pas être élogieux, car, depuis, aucune visite officielle n'y eut lieu.